VOL. XI—No. 9 MONTREAL, DIMANCHE 19 AVRIL 1914

ABONNEMENTS :

CANADA $1.00
ETATS-UNIS $1.50
UNION POSTALE $1.50

LE NUMERO ..... 2 sous

LE NATIONALISTE

JOURNAL DU DIMANCHE

Rédaction et Administration :
71a RUE SAINT-JACQUES
MONTREAL

TELEPHONES :
REDACTION : Main 7460
ADMINISTRATION : Main 7461

REDIGE EN COLLABORATION — DROIT AU BUT — L'ORGANE DES JEUNES

LES COMMISSIONS

M. L.-A. Lapointe voudrait la renaissance des commissions déléguées par le conseil municipal, telles qu'elles existaient sous l'ancien régime, à cette différence près qu'au lieu de faire rapport au conseil, elles collaboreraient avec les commissaires. Ceux-ci, prétend M. Lapointe, n'étant pas prévenus contre les échevins, travailleraient volontiers avec les commissions et — comme on dit dans les banquets — la plus grande cordialité ne cesserait de régner.

C'est à voir. Mais ce qu'il faut surtout voir, dans ce projet, c'est l'intérêt public. Et il ne nous paraît pas que la Ville ait quoi que ce soit à gagner au rétablissement des commissions dont l'enquête Cannon a remué naguère une partie de la boue.

Nous ne voulons pas affirmer par là que le retour partiel au mode ancien d'administration amènerait nécessairement la corruption des années passées; nous nous plairons, jusqu'à preuve du contraire, à croire à l'honnêteté de nos administrateurs d'aujourd'hui; mais ne faut-il pas être prudent lorsqu'on veut rétablir un régime qui prête à la corruption, qui y a donné lieu, et dont pourraient profiter quelques-uns de nos administrateurs futurs?

Ce n'est pas encore là, pourtant, ce qui importe le plus. Il y a une chose plus désastreuse peut-être pour la bonne administration d'une ville que la malhonnêteté: c'est l'incompétence. Et, précisément, l'expérience nous a appris que le régime des commissions est celui de la plus grande incompétence. Cette vérité d'expérience peut, du reste, se démontrer par la simple logique.

Un échevin, en effet, fût-il d'une intelligence, d'une pénétration hors de pair — ce qui n'est pas toujours le fait de tous les élus du peuple — que la médiocrité de son traitement contraint de s'occuper six jours et demi par semaine de ses affaires personnelles, ne peut consacrer à celles de la Ville le temps qu'il lui faudrait pour les connaître à fond. Les jours de séance, dans la matinée, il assiste à un *caucus*, où il examine rapidement les rapports qui lui seront soumis dans l'après-midi. Il voit défiler devant ces yeux — telles les pellicules devant les censeurs du cinéma — des monceaux de paperasseries où la question que l'on prétend lui exposer est embroussaillée dans une phraséologie technique ou légale qui le rebute bientôt. S'il se trouve là un échevin tout particulièrement intéressé dans l'une de ces questions, il en fera part en quelques mots à ses collègues et, le *bongarçonnisme* aidant, il obtiendra la promesse de leur vote favorable. Quant à faire une étude sérieuse des rapports, on n'en a pas le temps.

—Justement, pourra-t-on répondre. Si les échevins se fractionnaient en commissions, ils pourraient consacrer plus de temps à l'examen des conclusions des commissaires.

Ça n'est pas probable. L'échevin, encore une fois, ne touche pas un traitement qui lui permette de se vouer tout entier à l'administration de la Ville. Commerçant, industriel, homme d'affaires ou de profession, l'échevin, qui est, règle générale, dans la force de l'âge et a la légitime ambition de gagner de l'argent, ne peut pas passer tout son temps à l'Hôtel de Ville. On ne peut pas exiger ça de lui, et d'ailleurs personne ne le lui demande. Alors, si l'on rétablissait les fameuses commissions, les membres — qui ressembleraient probablement à leurs devanciers — ne siégeraient que tout juste ce qu'ils estimeraient être le temps nécessaire; expédieraient la besogne à la diable, et s'en laveraient d'autant plus volontiers les mains qu'ils seraient exempts de toute responsabilité, étant privés de tout pouvoir législatif. En outre, comme ils seraient les hommes les plus occupés de Montréal, ils n'auraient jamais le loisir d'étudier quoi que ce soit, et ils apporteraient ainsi autant d'incompétence que de hâte à résoudre les questions les plus importantes pour le progrès matériel, hygiénique ou moral de la Ville.

—Ça ne serait donc pas pire, pourrait-on encore répondre, que s'il n'y avait pas de commissions, mais seulement un caucus hebdomadaire d'échevins.

Si ce n'était ni pis, ni mieux, à quoi nous servirait-il de rétablir les commissions, sinon à faire des embarars inutiles à l'Hôtel de Ville, où les embarras ne manquent déjà pas? Mais on peut raisonnablement prétendre que ce pire, puisque le Bureau des commissaires s'en rapporterait, pour certaines questions, aux commissions censées les étudier, et que ces questions seraient forcément négligées.

C'est aux commissaires qu'appartient la prérogative d'administrer les affaires de la Ville, et ils sont plus propres que d'autres, croyons-nous, à assurer le bon fonctionnement de l'administration. Le commissaire, encore qu'il soit désigné par l'ensemble des électeurs, n'est pas forcément un phénix; mais il est tenu de consacrer à la gérance de la Ville tout son temps. Il a donc, plus que l'échevin, l'occasion de se mettre au courant. Six jours entiers par semaine, il doit — ou, du moins, il devrait — étudier les problèmes considérables qui se posent dans une ville d'un demi-million d'âmes et en pleine croissance; il est tenu de ne faire que ça. Et l'on ne peut en exiger, ni en attendre autant d'un échevin.

Léon LORRAIN.

Le NETTOYAGE GENERAL

Une semaine ne serait pas de trop pour faire cette peuvre gigantesque autant qu'importante

Il ne s'agit pas ici du nettoyage des écuries d'Augias, comme on dit poliment en parlant des tripotages perpétrés dans les assemblées législatives et les conseils municipaux. L'expérience nous a démontré que nous sommes impuissants à accomplir cette oeuvre, y dépenserions-nous les seaux d'encre phéniquée.

Mais ce que nous pouvons faire; si chacun y apporte de la bonne volonté, c'est nettoyer les rues, les ruelles et les cours. Parce qu'un voyageur vient nous dire que Montréal n'est pas plus sale que Boston, il n'en reste pas moins que Montréal est rudement malpropre et insalubre, surtout à cette saison-ci.

Il y a deux ans quelques sociétés montréalaises obtenaient du maire de notre ville la proclamation d'un *jour de nettoyage général*, au début du mois de mai. On enleva, ce jour-là, d'énormes quantités de déchets. On fit la même chose, avec un même succès, l'an dernier, à pareille époque.

Cette année, la Ligue du progrès civique, appuyée par la Montreal Publicity Asociation et d'autres sociétés, organise une croisade de nettoyage. Elle demande au maire, aux commissaires et aux échevins de Montréal de bien vouloir mettre à sa disposition, pendant toute une semaine, le personnel et le matériel dont dispose l'administration municipale, afin de faire enlever les cendres et les déchets organiques qui, à cause de la fermentation qu'y provoque la chaleur de l'été, sont un grave danger pour la santé, la vie des petits enfants.

Nos nouveaux administrateurs, qui ont presque tous promis, au cours de la récente campagne électorale de faire tout en leur pouvoir pour faire de Montréal une ville aussi propre, aussi saine et belle que possible, auront donc là une occasion de prouver leur bonne volonté et la sincérité de leurs promesses. Cela leur sera du reste très facile puisqu'en consentant à ce que l'on prolonge à une semaine le temps du nettoyage général, ils ne nuiront ni ne déplairont à personne, ne chargeront nullement le budget et, loin de favoriser un quartier au détriment d'un autre, ils feront oeuvre bienfaisante dans toute la ville.

BERNARD COMEAU.

QUOI FAIRE DES $4,400?

Faisons jouer aux vaincus du 6 avril un plus beau role qu'ils n'auraient eux-mêmes joué s'ils eussent été élus.

Parmi les morts de la récente campagne municipale, cinq candidats au Bureau des Commissaires, MM. Emard, Kelly, Monahan, Larivière et Patterson, ainsi que dix-sept aspirants échevins ont légué à la Ville de Montréal le montant de leur dépôt: $200. Cela fait donc le joli total de $4,400.

C'est une manne pour la Ville; ce sont $4,400 qui lui tombent du ciel, comme on dit — quoique cet argent aurait peut-être un parfum un peu mêlangé, si l'argent avait une odeur. Le budget, qui dévore annuellement des millions, ne prévoit pas ces $4,400; et il est probable que l'emploi qu'on en fera dépendra des idées des nouveaux élus.

On ne peut pas faire grand'chose dans une ville de 600,000 âmes avec $4,400; mais on peut faire beaucoup si on en use avec intelligence.

Nous ne nous imaginons point, ne fût-ce qu'un instant, que notre administration progressiste puisse être en peine sur la façon de dépenser cet argent; mais qu'il nous soit néanmoins permis de lui suggérer un moyen pratique, utile et bienfaisant de le faire. Nous avons bien droit, il me semble, de conseiller nos édiles dans l'occurrence, puisqu'en votant contre les candidats qui ont perdu leur dépôt, nous avons contribué, dans la mesure de nos moyens, à faire tomber cet argent dans le coffre municipal.

L'Ile Sainte-Hélène est, comme chacun sait, un parc municipal, c'est sans contredit l'un des plus beaux, et c'est un terrain de jeux appartenant à la population montréalaise, à nos cent mille enfants, tout autant que le parc La Fontaine ou le parc Jeanne Mance. Seulement, l'accès n'en est pas aussi facile, et il n'est pas gratuit, comme celui des autres parcs.

Songez donc combien, avec ces $4,400, la Ville pourrait, sans toucher à son budget, conduire d'enfants et combien de fois, dans l'île!

L'argent des vaincus ne pourrait, à notre sens, être affecté à un plus noble usage. Bien plus, en faisant servir le montant de leurs dépôts à cette belle oeuvre de régénérescence physique des petits, nous ferions jouer à toutes ces victimes du suffrage populaire un plus beau rôle peut-être qu'ils n'auraient joué eux-mêmes s'ils eussent été élus.

BAPTISTE.

L'EST DU CANADA N'EXISTE PAS

Le gouvernement a tant battu de la grosse caisse et tant ouvert sa caisse en faveur de l'Ouest, qu'il n'y en plus que pour lui.

ET NOUS?

L'"Illustrated London News" consacrait le mois dernier un supplément en couleurs à notre pys. C'est très bien. Mais on n'y trouve aucune photo de Montréal ni de Québec, ni, au fait, d'aucun endroit du Canada oriental.

Certains confrères sont restés surpris devant cette apparent partipris. Pour nous, ce qui nous étonne, c'est leur étonnement. Il faudrait en effet, pour ne pas trouver cela tout naturel, il faudrait ignorer quelles méthodes de propagande on a mises en oeuvre depuis une quinzaine d'années, à Ottawa, afin de recruter des immigrants pour l'Ouest au détriment de l'Est. Les agences de recrutement qui travaillent à tant par tête et les compagnies de chemin de fer ont tout intérêt à expédier l'émigrant le plus loin possible, sur le point extrême du réseau. Aussi lui vendent-ils d'habitude, dès avant l'embarquement ou bien à bien à bord un billet ne comportant aucun arrêt en cours de route.

Mais on fait mieux, ou plutôt pire. Nos lecteurs savent que les grandes compagnies organisent chaque année des "excursions de moissonneurs" et que, sous prétexte de leur faire faire un voyage d'études, elles déracinent les jeunes cultivateurs de notre province, où la terre est déjà tant désertée! Pour revenir de l'Ouest, où ils se sont rendus à très bon marché nos fils "d'habitants" devraient payer plein prix. Aussi plusieurs ne reviennent-ils pas. Une fois là-bas, du reste, ils trouvent facilement du travail, grâce à l'existence, dans les principales villes de l'Ouest, de bureaux de placement pours ouvriers agricoles, bureaux entretenus par le Ministère de l'Intérieur, d'Ottawa, c'est-à-dire à nos frais. Mais le Ministère de l'Intérieur n'a pas trouvé moyen d'établir à Montréal, situé au coeur d'un vaste centre agricole, un seul bureau de ce genre. Et le gouvernement, qui fait rechercher par une commission les causes de l'excessive cherté de la vie, ne verra sûrement pas celle-là, qui est la principale: le fléchissement de la production correspondant à l'accroissement de la consommation.

Deux faits rapprochés accusent bien la volte-face qu'ont faite nos méthodes de colonisation, volte-face qui contribuera — que ce soit voulu ou non — à l'affaiblissement de notre race.

On sait que les Cantons de l'Est furent colonisés par des hommes de langue anglaise, des Ecossais surtout. Eh bien, il s'y est produit ultérieurement une si puissante invasion de notre race, qu'un grand nombre de ces agriculteurs d'origine écossaise ont été complètement assimilés par les nôtres. Si bien, qu'il n'est pas rare aujourd'hui de rencontrer des hommes au nom tout à fait écossais et qui ne disent pas deux mots d'anglais.

Mais après nous être réjouis de ce "miracle", il ne faut plus nous illusionner: Ces beaux jours sont finis pour notre race... Tandis que les fils de cultivateurs canadiens-français, qui ont perdu le goût de leur terre — pour des causes dont il faudra quelque jour établir les responsabilités. — s'en ont dans l'Ouest ou dans les manufactures américaines ou bien s'en viennent dans les usines de Montréal, une société pour le recrutement d'immigrants de langue anglaise vient de se fonder dans les cantons de l'Est. Qu'est-ce que nous avons à lui opposer Rien.

Quand donc nos dirigeants — si on peut leur donner encore ce nom — comprendront-ils que seul le retour à la terre peut assurer le maintien de notre représentation parlementaire, voire, dans un avenir plus éloigné, la survivance de natre race sur le sol qu'elle a ouvert a la civilisation?

Jehan VERCHERES.

SITUATION INSOUTENABLE

Un particulier qui n'était même pas candidat au bureau des commissaires et qui par conséquent ne peut avoir d'intérêt à demander le recomptage suffit à paralyser pendant un mois et peut-être davantage, l'administration de la ville. De sorte que le premier venu, peut, au sens actuel de la loi, moyennant une autorisation de la Cour impossible à refuser, jeter Concordia, qui n'y est déjà que trop souvent, dans le désarroi.

Un tel état de choses n'a que trop duré. Montréal, qui est déjà tenu en tutelle par le gouvernement de Québec, moins riche et moins puissant que le sien, souffre de plus d'un autre mal organique dont les législateurs de la dernière administration ne peuvent rejeter toute la responsabilité. On aurait du prévoir ce qui se produit aujourd'hui et préparer le remède avant l'éclosion du mal. Du moins, puisqu'il faut de toute force se soumettre à la situation actuelle qui semble sans issue, peut-on espérer que les commissaires et les échevins à peine rentrés en fonction s'occuperont de mettre à exécution les engagements qu'ils ont pris envers l'électorat, au sujet de la refonte de la charte. Nous espérons que l'un des premiers gestes de l'administration sera de diriger vers Québec une délégation qui ne se couchera pas devant le premier ministre cette fois, sur un signe cabalistique de celui-ci.

Les électeurs ont reçu tant de promesses qu'ils sont eux-mêmes tentés les premiers de les oublier à cause de leur multiplicité; qu'ils en surveillent cependant l'exécution privément, puisque les comités de surveillance si nécessaires ne sont pas encore formés.

Il y a, dans le cas que nous venons de signaler, urgence véritable. Tous les fournisseurs de la ville souffrent de la situation actuelle, sans compter que les nouveaux membres du bureau des commissaires—il n'y en a qu'un des anciens de réélu—n'ayant pas la moindre autorité jusqu'à leur assermentation, se trouvent pour ainsi dire paralyses. Sans compter que M. Martin, qui n'a que trop de dispositions à jouer au dictateur, se trouve aidé par les circonstances, et qu'il peut embarquer la ville dans une fou le d'aventures, car l'humeur du maire et la légalité sont deux choses qui ne vont guère de pair. Déjà lors des ordres donnés aux chefs de services, sans que M. Martin ait pris conseil d'aucun des aviseurs légaux de la ville, on voyait M. Côté réclamer à grands cris Me Laurendeau [illegible] l'esprit et la lettre de la loi.

De toute nécessité, il faut amender la charte de façon à ce que les commissaires sortant jouissent du même privilège que le maire sortant, à savoir qu'ils restent en fonction tant que leurs rempiaçants n'auront pas été assermentés.

La situation qui est faite à la ville est ridicule et dangereuse.

Louis BRETON.

AVANT ET APRES

LE MAIRE ET LA "PATRIE".

On pouvait lire dans la *Patrie* du vendredi 3 avril en premier-Montréal, des gentillesses dans ce goût-ci:

"M. Médéric Martin s'est si bien suggestionné qu'il a fini par se prendre au sérieux. Il déploie une activité de plus en plus grande à mesure que la fin de la campagne électorale approche; il s'agite, il se démène. Il pénètre dans toutes les réunions des candidats à l'échevinage et y harangue la foule sans apercevoir le mécontentement occasionné par son intrusion. Il affirme qu'il va être élu, et, nous ne serions pas étonné qu'il le croie.

"Sa désillusion n'en sera malheureusement que plus cruelle, au dépouillement du scrutin.

"Car il n'est pas possible qu'un grand nombre d'électeurs s'aveuglent sur le rôle qu'il joue en ce moment: pour qu'ils ne s'y trompent point ils n'ont qu'à se rappeler l'éclat de rire qui accueillit ses paroles lorsque, il y a bien deux ans, M. Martin annonça qu'il serait candidat à la mairie. La candidature de M. Martin est une plaisanterie déjà vieille, ainsi qu'on le voit, dont le public s'est amusé dans le temps, mais qui serait poussée trop loin, si elle était prolongée jusqu'au vote inclusivement.

"Il nous répugne d'énumérer les qualifications indispensables à quiconque aspire à être placé à la tête de l'administration municipale, et qui manquent à M. Martin. Ce ne sont pas des choses agréables à dire publiquement, quoique personne ne les ignore. Au surplus, avons-nous assez bonne opinion de M. Martin pour le croire capable de se rendre compte par lui-même, s'il veut impartialement se constituer son propre juge."

Puis, quatre jours après, le mardi 7, on lisait en première page de la même *Patrie*, un article sur 2 colonnes, en caractères gras et bordurés, où le lecteur exclusif ne lut pas sans étonnement ces paroles:

"C'est de tradition et presque d'étiquette courtoise qu'au lendemain des grandes campagnes électorales, les candidats victorieux viennent saluer les directeurs de nos quotidiens et recevoir en échange, cela va de soi, félicitations et compliments.

"Le nouveau maire de Montréal, M. Médéric Martin, à peine ressaisi des sensations de la lutte et cependant tout en belle humeur, a donc fait visite, ce matin, vers dix heures, à notre directeur, M. L.-J. Tarte.

"Puis au cours de cette première visite d'office le maire de dire qu'il comptait sur l'appui de toute la presse pour la conduite d'un bon gouvernement municipal. "Mes deux années d'office écoulées, je me retirerai de la vie publique et je veux alors que l'on puisse dire de moi et de mes collègues que l'administration 1914-1915 fut salutaire, honnête et progressive."

"Le nouveau maire alors de saluer notre directeur et de se rendre aussitôt à l'hôtel de ville pour y rencontrer ses nouveaux collègues."

C'est un changement à vue. C'est que, entre les deux dates, il y avait eu l'élection du 6 avril. Et *la Patrie* a le respect des gens en place!

MIRLITON.

PETITES ANNONCES GRATUITES

ON DEMANDE un savon pour détacher les réputations. Ecrire à L.-P. B... Poste restante, Paris.

* * *

MAISON. — M. Thomas Côté désirerait louer maison dans les limites de la Ville de Montréal. Une seule chose exigée: Bail rétroactif d'un an.

* * *

AVIS. — Ceux qui ont caché les fameux bandits et qui les conservent dans l'espoir que le chiffre de leur mise à prix va subir une hausse, sont priés de les apporter au bureau de police, sans quoi celle-ci va aller elle-même les chercher.

* * *

INTERMEDIAIRE. — On demande intermédiaire (de préférence organisateur électoral sans emploi) pour rembourser à la Ville l'argent volé qu'on restitue à l'occasion des pâques. Discrétion exigée. Ecrire au Trésorier municipal.

* * *

NOUVELLE INVENTION. — On vient de prendre un brevet pour un silencieux s'adaptant à la conscience, dont il étouffe infailliblement les cris. Jamais demande plus abondante n'a créé plus merveilleux objet. Tous les journaux de parti et les politiciens voudront avoir leur petit silencieux.

NOS ECHOS

NAT—NOS ECHOS pxwc

Un qui n'a pas de chance, c'est le bonhomme de l'Arkansas qui vient d'être condamné à dix ans de prison par un tribunal du Texas parce qu'il avait seize femmes. S'il avait eu la bonne fortune de comparaître devant le magistrat Leet, il s'en serait tiré avec 2 mois de détention.

C'est une simple opération mathématique. M. Leet a condamné à 4 jours un bigame. Donc, 4 jours par femme additionnelle multipliés par le nombre des épouses, à savoir 15, égalent 60 jours.



On vient encore d'arrêter un fonctionnaire allemand accusé de malversation, de *graft*, comme on dit et comme on fait à Québec.

Faut-il tout de même être peu civilisés pour arrêter des gens bien sous un prétexte aussi futile? Ah! M. Bruno Nantel a bien raison de dire que les Allemands, c'est des m.....!

* * *

On lisait l'autre matin dans le *Mail*, sous la rubrique *I first saw*, ceci: "Le maire Martin ressemble à sir Wilfrid Laurier, à un point de vue du moins. Bien qu'acclamé par des masses fières de leurs nombreuses familles, tel le leader libéral, il n'a pas d'enfant."

Moi, assurait un personnage d'Alphonse Allais, moi, je suis un type dans le genre de Balzac: Je bois beaucoup de café.

* * *

Le sieur Clancy, nommé par influence politique à un poste quelconque au pénitencier de Sing Sing, a démissionné parce que, a-t-il dit, il était incompetent à le remplir.

En voilà une raison! Si tout le monde raisonnait comme lui, il y aurait partout des centaines de fonctions vacantes, et que personne n'oserait briguer...

* * *

Dieu sait si les oeuvres de protection florissent en notre doux pays! Sans parler de la protection de nos industries (qui va de pair, au *Star*, avec celle de notre langue et de notre religion), il y a des sociétés pour la protection des animaux et même des arbres et il y a encore la Société pour la prévention de la cruauté envers les femmes et les enfants. Enfin, le tendre secrétaire de cette dernière, se propose de fonder une Société pour la Protection des Hommes contre la Cruauté de leurs femmes.

Il était temps que l'on songeât aux faibles hommes!



Le *Canada* se moque ainsi de M. Louis Coderre:

"L'hon. M. Coderre accompagnait M. Perley dans sa tournée oratoire.

"Peut-être ce dernier a-t-il confondu, et l'enthousiasme qu'il a cru observer s'adressait-il, non pas à la politique du tribut, mais à la personne de l'éminent secrétaire d'Etat, vainqueur de la glorieuse et inoubliable élection d'Hochelaga."

Pourquoi le *Canada*, qui a le nez si long, crache-t-il en l'air? Si l'élection d'Hochelaga fut glorieuse, c'est un peu grâce aux libéraux qui se rallièrent à l'adversaire et à sa politique tant dénoncée; et ce qui demeure inoubliable, c'est que le *Canada*, désirant par-dessus tout écraser un homme indépendant, conseillait à ses lecteurs de voter pour le candidat du gouvernement conservateur.

* * *

Un New-Yorkais a donné $500,000 à son église, à condition qu'on lui permit, en retour, de faire partie du choeur de chant.

On peut se faire quelque idée, devant cette somme, de la belle voix qu'il doit avoir.

* * *

M. Allard ne sait peut-être pas que le gouvernement français a placé dans chaque département un professeur d'agriculture et qu'il accorde très fréquement des prix aux cultivateurs qui réussissent le mieux.

* * *

M. John Pyniger, shérif de Winnipeg, dit que, depuis la condamnation a mort de Krafchenko, il a reçu vingt demandes de la part d'aspirants bourreaux.

Il n'y a donc plus, en notre pays, une seule carrière qui ne soit encombrée.

* * *

A Paris. Devant Saint-Lazare:

Un vif: Alors pourquoi maintenir sur la porte de la prison le mot "égalité"?

Un doux: Il y a bien le mot "Liberté".

* * *

Nos Orangistes, qui mettent sans cesse en doute la loyauté de tout ce qui n'est pas de leurs loges, souscrivent $1000 aux gens de l'Ulster, qui sont en révolte ouverte contre le gouvernement d'Angleterre.

Mais leur inconstance ne nous étonne pas. Ce qui nous surprendrait, ce serait qu'ils eussent du sens commun.

* * *

Les échevins de Hamilton se sont voté un traitement annuel de $300. Et il y a des protestations.

Si les nôtres ne nous avaient jamais pris que ça!



On parle souvent de colère impuissante; mais une coière poyante — payante pour qui en est l'objet — est rare. C'est pourtant ce qui vient d'arriver en Angleterre. M. Kipling, furieux contre un cocher d'omnibus, lui adressa une lettre d'injures, que le cocher, sans répondre, vendit dix shillings. Une nouvelle lettre, plus injurieuse encore, produisit une livre. Malheureusement, le poète, mis au courant, cessa d'écrire.

* * *

Un nommé Joseph Pagé devra répondre, devant la Cour criminelle de Québec, à une accusation de parjure.

Ses avocats, s'ils sont un peu habiles, pourront établir par un remarquable précédent que le parjure n'est, à Québec, passible de rien du tout.

APRES M. BORDEN

Nous ne voulons nullement reprocher à M. Borden la fréquence et la durée de ses vacances.

En ce pays de petite politique de détails, de clochers et de rivalités de toutes sortes la vie politique est peut-être plus harassante que là où les problèmes internationaux et les véritable réformes intérieures dominent l'attention.

Tout de même le besoin de repos du premier ministre trahit ou l'ennui ou le défaut de santé. Le chef du cabinet ne souffrirait-il pas des deux ? D'aucuns le disent et les faits semblent leur donner raison.

Il y en a même qui devinent dans ces fréquentes pérégrinations une retraite prochaine de la politique.

M. Borden a certainement le système fortement ébranlé, mais à moins que son état ne s'aggrave, on peut être certain qu'il fera les prochaines élections, l'an prochain, — pas plus tard.

Après, et bien après, il se retirera s'il se convainc de laisser son parti entre bonnes mains.

La Cour Suprême, le Haut Commissariat à Londres, et peut-être même le Conseil Privé, suivant les combinaisons que la politique suggérera alors, lui offriront la retraite convenant à son tempérament et sa position.

Quant à sa succession, si rien ne ralentit d'ici là l'ascension de M. Meighen, il aura autant et peut-être plus de chances qu'un autre de la recueillir.

Pierre GARNEAU.

FETE INTIME AU DEVOIR

Mgr l'évêque auxiliaire a bénit cet après-midi le nouvel hôtel du "Devoir", 43 rue Saint-Vincent. Sa Grandeur était accompagnée de M. le chancelier de l'archevêché, M. l'abbé Harbour.

Cette fête, toute intime, avait pour seuls témoins les directeurs du "Devoir", le personnel de la rédaction, de l'administration, de la composition, des presses et de la distribution et les femmes de tous les employés mariés.

Après la bénédiction, M. Bourassa a remercié brièvement Mgr Gauthier et ce dernier a répondu avec son éloquence coutumière; puis un goûter a été servi.

LE FRANCAIS AU GRAND-TRONC

La campagne du *Devoir* et du *Nationaliste*, en faveur de l'usage du français partout, porte ses fruits. Des collaborateurs réclament, comme on sait, depuis quelque temps, le droit de... demander à manger en français au buffet du Grand-Tronc. Or, voici que, dans une petite annonce qu'on lira dans une autre colonne, la Compagnie demande "deux jeunes filles parlant français et anglais pour servir aux tables..."

LES SPORTS

L'EDUCATION PHYSIQUE DE LA FEMME

Ce que l'on fait dans certaines universités américaines et dans quelques collèges anglo-canadiens. — Un programme français proposé par Mme le docteur Girard-Mangin.

Les avis sont très partagés sur la manière dont doit se faire l'éducation physique de la femme; des gens tranchent la question en disant qu'elle ne doit même pas se poser. C'est là simplifier un peu trop.

Nous ne nourrissons certes pas le projet de faire de nos femmes et de nos soeurs des athlètes, des numéros de cirque ou d'exposition régionale. Mais pourquoi, selon la formule fameuse, la femme n'ambitionnerait-elle pas d'avoir, tout comme son frère ou son mari, une âme saine dans un corps sain?

Evidemment, il ne faut pas exagérer. Dieu nous garde des dames à l'apparence de policemen! Ainsi, la direction de l'Université de Pittsburg pousse peut-être un peu loin l'éducation physique de la femme, en exigeant que désormais les *girls* qui veulent y graduer soient tenues de nager une longueur de vingt mètres.

Au Royal Victoria College, à Montréal, on ne pousse pas l'ambition aussi loin. Pourtant l'éducation physique de la femme n'y est pas négligée. Il existe des cours dont les élèves exécutent des séries de mouvements d'ensemble, et l'on y décerne des prix Strathcona. Ces dames donnaient l'autre samedi, rue Sherbrooke, une très intéressante exhibition.

Le sujet, du reste, ne laisse indifférent aucun peuple civilisé. En France, notamment, la question est mise sérieusement à l'étude.

Pendant qu'un journal ouvre, en effet, une enquête pour savoir, à la veille des élections, si l'opinion générale en France est favorable au droit de vote des femmes, d'autres se préoccupent plus simplement de l'éducation physique de la femme. D'ailleurs ces diverses préoccupations viennent un peu du même principe: l'égalité des sexes!

La Revue publiait il y a peu de temps un article de Mme Jane Misme, où l'auteur se demandait pourquoi, alors qu'un zèle ardent brûle de toutes parts pour l'éducation physique des garçons, un mouvement se dessine à peine en faveur de l'éducation physique des filles. Et Mme J. Misme étudie ce qu'est actuellement le mouvement d'éducation physique féminine et ce qu'à son avis il devrait être; suivons-la dans ces deux exposés.

"Sans doute, on consent à enseigner aux filles l'hygiène de l'alimentation, du vêtement, de l'habitation; mais, quant à l'hygiène du mouvement, à la gymnastique, on se heurte au préjugé de sexe."

L'homme représente la force physique, il est le défenseur du pays, le soldat. Aussi ne s'est-on préoccupé que de lui pendant longtemps, et il a fallu la crise de la natalité, pour que quelques médecins s'occupent également de la culture physique féminine.

Et ces médecins affirment que, loin d'être préjudiciables à la femme, les exercices physiques lui sont nécessaires. Ensuite, Mme Misme nous parle du grand congrès de culture physique tenu à Paris il y a un an, pour s'attrister que l'étranger y fût en avance sur nous. Les Anglo-Saxons, les Scandinaves et même l'Italie ont formé des équipes tout à fait entraînées; tandis que nous n'avons à leur opposer que des organisations de gymnastique rythmique, de gymnastique suédoise timide. Il y a bien, dans quelques coins de France, des essais de sports et de jeux du plein air pour filles; Mme Misme tire de ces essais de grands espoirs pour l'avenir quant à la quantité, mais craint que la qualité ne réponde pas à ses voeux.

Car la plupart de ces gymnastiques rythmiques ou autres s'appliquent surtout à développer la grâce, la souplesse des attitudes, et Mme Misme le déplore... "Est-ce donc là toute la gymnastique pour les femmes?"

Mme Misme ne le croit point, elle craint "que la naissante éducation physique des femmes risque de ne faire rien que rebaptiser le maître de maintien, dispensateur de la fausse grâce".

Mais, à une gymnastique plus complète, on oppose d'abord la question du vêtement féminin. Ici nous sommes tout à fait d'accord avec l'auteur qui réclame pour cette gymnastique un vêtement débarrassé de la jupe; et si l'on oppose les "convenances", il faut reconnaître qu'elles sont bien plus sauvegardées par la culotte et la blouse de laine que par les robes portées couramment par nos élégantes! D'ailleurs on accepte le "déshabillé" de bain, pourquoi n'accepterait-on pas une "combinaison" de gymnastique?

Certains ont affirmé que les soins du ménage, qui constituent en effet un exercice très sain, étaient suffisants pour la culture féminine de la femme. Mme Misme ne le croit pas, car tout n'est pas bon dans les soins du ménage, il y a les poussières et les odeurs qui ne valent pas une bonne course au soleil.

La conclusion, lisons-nous, c'est que, ici aussi bien que dans toute l'éducation, la part des filles ne soit pas arbitrairement restreinte, et que les mêmes études soient offertes aux deux sexes. Chacun, comme chaque individu, en prendra la part que la nature lui permet : Stuart Mill l'a dit à propos des limites du travail féminin : "Il est tout à fait inutile d'interdire aux femmes ce que leur constitution leur défend." Et il est clair qu'elles se rebuteront elles-mêmes des efforts vains. De plus, réclamer l'unité de la gymnastique, c'est vouloir, comme lorsqu'on parle d'unité de la morale, l'égalité des sexes dans le bien et non dans le mal. On ne saurait souhaiter voir s'introduire, dans l'éducation physique des filles, les abus qui s'annoncent de l'autre côté avec la culture athlétique. "Une race d'athlètes, a-t-on dit, est une race perdue." L'athlète, homme ou femme, est un phénomène bon pour le cirque ou le professorat. Une culture physique exagérée ne peut prendre place dans l'éducation et, plus tard, dans la vie, sans empiéter sur le temps et les forces nécessaires aux autres préoccupations. Précisément, l'unité de l'éducation physique aura pour effet naturel de préserver à la fois nos filles du snobisme de la grâce et nos fils du snobisme de la force.

Pour les uns et les autres, semble bonne la formule idéale de Mme le docteur Girard-Maugin. A son avis, l'enseignement de la gymnastique doit comprendre: une gymnastique rythmique agissant sur le système nerveux; puis la gymnastique suédoise qui développe particulièrement les muscles et crée la force; et enfin une gymnastique française à mouvements combinés qui ajoutera à la précision et à la force, l'adresse, le sang-froid, le courage.

LES TRIOMPHES DU LION RUSSE HACKENSCHMIDT

La rencontre avec Madrali eut lieu à l'Olympia de Londres le 30 janvier 1904. Elle fut très courte. Le Turc marchant sur Hackenschmidt pour le ceinturer, celui-ci le poussa et le soulevant par les pieds, le renversa si violemment sur les deux épaules qu'un bras fut luxé. Depuis cette victoire, Hackenschmidt n'eut pas de rival dans *l'estime et l'affection du public britannique.*

Une deuxième rencontre était inévitable, mais il fallait attendre le rétablissement du Turc. Pendant ce temps, Hackenschmidt dut lutter contre Jenkins, un Américain solidement bâti, quoique gras, qui se défendit puissamment et adroitement dans les deux matches où il fut battu.

Quittant l'Angleterre, le Lion Russe se rend en Australie où une hydarthrose (eau dans l'articulation) du genou et une du coude le demandent une opération. Celle-ci réussit très bien et les triomphes recommencèrent : Hackenschmidt tomba notamment deux gros hindous d'une considérable agilité. J'ai à peine besoin de dire que ce n'étaient ni Gulam, ni Kullo. Clarence Weber, le champion athlète de l'Australie, un *jeune individu des plus splendidement construits*, entraîna le Lion Russe pendant quelque temps ; et bientôt vint la rencontre avec Dellie Nielsen, dont le record de victoires était imposant. Il le défit aisément et de même Grotz, le champion sud-africain, et plusieurs autres lutteurs et *cultivateurs physiques.*

Après un voyage rapide à travers le Pacifique (Nouvelle-Zélande, Polynésie, etc.) Hackenschmidt revint en Amérique où il rencontra de nouveau Jenkins au Madison Square (New-York), devant une énorme affluence et le battit malgré une *très hardie* défense et des ponts déterminés. Jenkins avait cela de très particulier que, après avoir semblé très exténué, il reprenait ses forces et déployait une grande vivacité.

Hackenschmidt lui infligea une deuxième *chute* quelque temps après, grâce à sa fameuse ceinture tourbillonnante.

A Saint-Louis, Hackenschmidt contracte la fièvre des marais (malaria) et prend le lit. Sa rencontre avec Bapiste fut ainsi remise, mais pour peu, car le Lion Russe, avec un courage des plus téméraires consentit à lutter ayant encore la fièvre, pouvant à peine s'habiller et chancelant lorsqu'il était debout. Heureusement que la force lui revint un peu au moment du combat et que son adversaire avait de lui une peur terrible. Remarquons, en passant, combien Hackenschmidt avait de volonté, d'empire sur ses muscles, de *force nerveuse*. suivant sa propre expression. Après cette victoire et une autre sur un Turc, qui suivit le Lion Russe reprit le lit et guérit, malgré tout.

Après un voyage au Canada où il triompha sur toute la ligne et une visite des clubs du Niagara, Hackenschmidt revient en Angleterre. Il travaille de plus en plus au "catch as catch can" et décide de ne plus combattre que sous ce code.

Le premier adversaire fut l'Ecossais Monro, de magnifique "physique" et de "grande réputation". La rencontre eut lieu sur le terrain de football de Glasgow par une pluie battante qui gêna beaucoup le Lion Russe, mais ne l'empêcha pas de vaincre à deux reprises.

Le soir, au Palace-Théâtre, Henkenschmidt dut faire un petit discours et le public lui fit la plus grosse ovation qu'il ait jamais reçue en Grande-Bretagne. On l'appelait le "joli bon garçon".

La rencontre avec Madrali devenait inévitable,et cette fois en "catch as catch can". Le Turc paraissait invincible dans cette méthode, et le Lion Russe, lui-même, ne s'octroyait qu'une "petite chance". Aussi, s'entraîna-t-il très sérieusement pendant 15 jours. Un fait de son entraînement mérite d'être porté à la connaissance de tous les lutteurs :

Agenouillé il recevait sur le dos un sac de ciment de 600 livres, plus Jack Grumles qui en pesait 232, et se mouvait avec ce poids formidable, comme pour acquérir une qualité de muscles digne de son rival. Une foule énorme, excitée et anxieuse vint assister au combat. Quand la musique joua "Voici venir le conquérant", Madrali apparut le premier, l'air immense et d'une confiance absolue ; puis Hackenschmidt, plus petit et nerveux, tremblant des lèvres. Le bruit s'était répandu que le Russe était indisposé, que son "estomac était endommagé", ce qui était vrai en partie : "l'excitation seule" tenait Hackenschmidt debout.

A l'appel du "temps" et dans un silence qu'une petite toux traversa comme un coup de carabine, les adversaires bondirent sur le paillasson; Hackenschmidt reprit courage: son affaissement apparent n'était rien de plus qu'une *formidable excitation* qui montait presque jusqu'à lui rompre le coeur. L'on voit par là l'émotion que peut causer une rencontre sincère ; combien nous sommes loin du chiqué habituel ! Mais cette excitation ne pouvait durer longtemps : le Russe le sentait et décidé de limiter le temps à une prise de mains de quelques secondes. Mais la lutte dura 1 m. 34 secondes, et c'est, pâle comme un mort que Hackenschmidt reçut un orage d'applaudissements. A la deuxième reprise, Madrali reprit le dessus, et tenant le Russe à terre, le pétrit sans remords jusqu'à le mettre en grands transpiration ; et bientôt, le croyant assez affaibli, tenta de nouvelles prises, jusqu'à ce que Hackenschmidt le retourne avec une force et une violence inouïes (4e minute). Ce ne fut plus une ovation : la foule se rua sur la scène comme une avalanche. Il est certain qu'Hackenschmidt n'avait ni la force brutale ni surtout la résistance du Turc, mais il était autrement prompt. C'est également par des coups de promptitude portés avec une émotion telle que les bras étaient transparents jusqu'au coude, que E. Deriaz tomba, plus tard, Madrali par deux fois aux Folies-Bergères, dans la soirée mémorable que l'on connaît. Je ne veux abaisser en rien le mérite d'Hackenschmidt, ni celui de Deriaz, mais je me permets néanmoins de dire, à l'occasion des discussions qui eurent lieu alors, que ce n'est pas ainsi qu'ils auraient retourné Yousouf.

Après ce triomphe, le Lion Russe parcourut les Iles Britanniques, tombant facilement tous les adversaires qu'on lui présenta. Mais l'effet des combats violents se fait longtemps sentir ; la "douleur" au genou revient, et le repos obsolu est de rigueur.

Bientôt arrivent sur le continent trois lutteurs renommés : Constant le Marin, Zbysko et surtout le Cosaque Padoubny, très puissant. Il venait de gagner le championnat de Paris, et l'on s'accordait à dire qu'on n'avait pas vu un homme pareil, depuis Yousouf.

Dr C.-C. PAGES.

APPELEZ VITE LEONARD !

A Montréal, disait samedi le *Canada*, M. Bourassa "a contribué à faire élire M. Martin qu'il combattait ; et à Ottawa, il s'est maladroitement appliqué à faire triompher l'impérialisme et ses adeptes, les Borden et les Rogers, les Foster et les Hughes".

Le pauvre homme qui a pondu ça a évidemment une poussée de sang artériel au cerveau. Et je crois qu'il serait prudent de consulter un spécialiste, Léonard de Vinci, par exemple, qui écrit pour le *Canada* des Chroniques médicales si allégrement troussées !

POUR LES FEMMES ET LES ENFANTS

Mme Mary Scharlieb, dans une conférence faite à Londres, à l'institut d'hygiène, a formulé des principes destinés aux femmes et aux enfants:

Ne donnez pas une nourriture trop riche aux jeunes filles dans la croissance. Ce qui leur convient est du pain, du lait, des légumes, des fruits, très peu de viande.

Ne leur donnez pas de vin, pas même de vins médicinaux. Les femmes du West-End ont acquis la mauvaise habitude de siroter de prétendus fortifiants en faisant leur toilette.

Ne buvez pas trop de thé; abstenez-vous de café.

Ne prenez aucune drogue finissant en "al" ou en "ine".

Ne portez rien qui vous comprime le corps.

Ne mettez pas de robes étroites, elles sont incommodes en métro, en tramway; elles entravent la marche.

Ne mangez point de pâtisseries au lunch; ne buvez pas de gingerbeer.

Ne croyez pas qu'un enfant puisse dormir moins de douze heures, une jeune fille moins de dix, une femme moins de huit.

Ne négligez ni vos dents, ni vos yeux.

ENTRE SPORTIFS

—Sais-tu que les révolutionnaires mexicains qui tirent des balles partout, dans les portes, les fenêtres et même les oeils-de-boeuf, pratiquent un sport.

—Un sport?

—Ben oui: c'est le golf du Mexique.

LE COR A PIED.

LES ROUTES DE FRANCE

Les routes de France, qui font l'admiration des étrangers et qu'on nous propose sans cesse en exemple, à nous qui, à la ville comme à la campagne, pataugeons dans des ornières, les routes de France se meurent, si le pessimisme de M. Perrigot, président de l'Automobile-Club des Vosges, n'est pas exagéré.

M. Perrigot a fait à l'ingénieur en chef des ponts et chaussées des confidences dont voici le plus grave:

"Nos routes se meurent, dit-il, vieillies, bossues, crevassées, galeuses, elle périssent misérablement faute de soins, c'est-à-dire d'argent."

"L'état de nos routes est pire encore que vous ne le pensez. Mais vous ne voyez que la surface de la route qui est pitoyable; nous, nous avons sondé la fondation de la chaussée, son substratum, son épine dorsale, si vous voulez; son état est plus navrant encore."

Espérons que la France, pionnier de l'automobilisme, ne négligera plus ses routes terriennes, sous prétexte qu'elle a ouvert de nombreuses routes célestes.

Et espérons surtout, que notre nouveau ministre de la Voirie nous sortira bientôt des ornières d'où, selon l'expression consacrée, nous ne cesserons de prier...

ROUTIER.

UN RECORD AU GOLF

M. Morris M. Townley, de Chicago, jouait au golf à Camden, dans la Caroline du Sud. A un certain moment, il dut tirer dans un trou dont il était séparé par la voie ferrée. A peine avait-il frappé sa balle, qu'un train de fret, qu'il n'avait pas vu venir, vint à passer entre lui et le but. Il eut un instant de mauvaise humeur, mais qui se changea bientôt en une exclamation de triomphe. Parvenue, en effet, au chemin de fer, la balle traversa en effet de part en part un wagon à marchandises vide et dont les deux portes étaient ouvertes, et alla rouler tout près du trou.

C'est un coup de maître, un record royal, dont le roi d'Angleterre lui-même sera jaloux, si ces lignes tombent, respectueuses, sous ses yeux.

STICK.

UN TOUTOU SUR LA GLACE

APRES UNE SEMAINE D'ISOLEMENT SUR UN GLAÇON, UN CHIEN MEURT IMMEDIATEMENT APRES AVOIR ETE SECOURU.

Un petit chien noir, de race mêlée, après avoir passé une semaine entière sur un glaçon flottant, un peu au sud du pont Victoria, a été secouru hier par la Société Protectrice des chiens et des animaux ; malheureusement il était trop tard, et lorsque le naufragé fut ramené à terre il avait cessé de vivre.

Depuis le commencement de la semaine, les gardiens du pont avaient remarqué cet animal sur la glace et l'avaient pris pour un petit phoque ou un renard. Hier l'animal se mit à aboyer et les gardiens comprirent aussitôt que c'était un chien. Ils téléphonèrent à la Société protectrice des animaux qui s'empressa de venir au secours du naufragé. Les inspecteurs Walker, Phillips et Murray trouvèrent une chaloupe sur la berge mais ils ne purent se procurer des rames.

Deux jeunes garçons nommés Harris et Holliday, s'offrirent de tenter la traversée, en se servant de planches en guise de rames. Après beaucoup d'efforts, ils réussirent à ramener le chien qui expira presque aussitôt, ayant souffert de la faim et du froid depuis au moins une semaine.

Les deux jeunes sauveteurs reçurent l'insigne qui les fait membres de la Société protectrice des animaux.

Londres, 18. — Walter Kinsella, le professionnel New-Yorkais, a défait aujourd'hui Peter W. Latham, ancien champion professionnel, dans un match au tennis, au Club Prince. Le résultat fut de 6-0, 6-4, 6-4.



DES VERS INEDITS.

PAPINEAU

De l'*Epopée Canadienne* en préparation.

Tel notre mont Royal dresse un front presque humain
Au-dessus des coteaux que vers l'ouest l'oeil embrasse,
Papineau, descendant d'un vieux tribun romain,
Domina tous les fiers champions de la race.

Avec ses droits forgeant au peuple une cuirasse,
Ecrasant les Syllas d'un mépris souverain,
Il faisait résonner comme un clairon d'airain
Sa voix électrisante et superbe d'audace...

Sur les tréteaux obscurs et les brillants pavois
Quarante ans l'Amérique entendit cette voix
Plaindre les opprimés et flétrir les despotes.

Le lutteur mourut loin du forum, isolé.....
Mais il nous apparaît encore auréolé
Comme un nouveau Gracchus parmi nos patriotes.

W. CHAPMAN.

NOTRE COMMERCE A L'ETRANGER

Les services que pourrait rendre à nos maisons de commerce un bureau européen, où seraient centralisés tous les renseignements que devraient posséder les firmes françaises, suisses et belges qui désireraient nous vendre leurs produits ou acheter les nôtres.

Nous disions, dans un précédent article, que l'établissement à Paris d'abord, puis, plus tard, dans les grandes villes de l'Europe française, d'offices commerciaux sous le contrôle de notre Législature, permettrait aux industriels et commerçants de la province de Québec de s'assurer, sans gros frais ni aucun risque, les services de représentants, ou du moins de correspondants qui les mettraient en relation avec les maisons françaises, suisses et belges susceptibles de leur acheter leurs produits. Ces représentants stimuleraient les exportations canadiennes en Europe en même temps que les importations européennes au Canada.

Et l'on voit par là que l'inappréciable augmentation de taxes qui correspondrait à cette inauguration serait mille fois compensée par les avantages qu'en retireraient, non seulement les commerçants et industriels, mais encore toute la population qui bénéficierait de la prospérité générale.

Nous avons eu l'encouragement de voir notre projet approuvé par un membre influent de la Chambre de Commerce de Montréal, et c'est ce qui nous a décidé à le préciser un peu plus.

Il va sans dire que l'industriel et le commerçant français, suisse ou belges ne demanderaient pas mieux que de faire le plus possible d'affaires. Ils nous vendraient donc très volontiers leurs produits. Mais, outre que l'expansion de leur commerce à l'étranger est handicapée — pour employer une expression sportive en vogue — par quelque chose comme de la méfiance envers les hommes des autres pays, leurs exportations sont encore très limitées en Amérique, et particulièrement en notre province, parce qu'ils en ignorent tout. Il n'existe pas, je crois, de géographie économique du Canada, et les commerçants et industriels d'outre-Atlantique, à de très rares exceptions près, ignorent tout de notre pays : ils ne connaissent ni nos besoins ni nos ressources.

Rien ne serait plus propre à leur faire connaitre ce que nous pourrions leur racheter et ce que nous pourrions leur vendre, qu'un bureau commercial où ils pourraient se renseigner sur la production de ce pays, ses méthodes d'affaires, son numéraire et ses lois douanières. Et cela les engagerait à entrer en pourparlers avec certaines de nos maisons de commerce, auxquelles ils pourraient confier une représentation, ou à établir ici une filiale ou bien une agence.

Et, si nous aurions tout intérêt à acheter certains produits ou objets qu'on ne produit ni ne fabrique en notre pays, ou bien que nous pourrions nous procurer à meilleur marché, malgré la douane, ou encore de qualité supérieure, tous prix égaux d'ailleurs ; d'autre part, il n'est pas moins juste de dire que les maisons de commerce de France, de Suisse et de Belgique, ou les sociétés de "distribution" trouveraient de leur côté des avantages à nous acheter certaines denrées, que ces pays ne produisent pas en quantité suffisante pour les besoins de leur consommation.

Un seul petit fait, que chacun peut vérifier en passant à Paris, montre bien quelles "possibilités" il y a pour nous dans l'Europe continentale. L'Angleterre nous achète un fromage en meules. Elle le coupe en petits gâteaux, l'emballe élégamment, puis le revend aux Parisiens cinq ou dix fois plus cher qu'elle ne nous l'a payé, et sous un nom qui, devenu fameux en France, rapporte aux Anglais pratiques du renom et de l'argent. Ne vaudrait-il pas mieux pour nous que nous fassions affaire directement et que nous en retirions tout notre légitime bénéfice ?

On voit par là qu'il y aurait pour nous beaucoup à faire, comme on dit, en Europe. Il suffirait pour cela de faire connaitre nos produits et nos maisons de commerce avec lesquelles pourraient traiter en toute confiance les commerçants français, belges et suisses. Et c'est un bureau de commerce de la province de Québec qui pourrait les mettre au courant.

Et, afin que celui qui cherche des informations puisse se renseigner le plus facilement et le plus rapidement possible, on pourrait mettre en pratique, au bureau de commerce, l'idée lancée par M. A. Agar, membre du Comité français des Expositions coloniales à l'étranger : Réunir sous un format unique tous les catalogues de toutes les maisons canadiennes qui désireraient étendre leur commerce à l'Europe de langue française. Chacune de ces maisons pourrait souscrire une certaine somme qui lui donnerait droit à tant de pages d'annonces dans l'annuaire,lequel, tiré à plusieurs milliers d'exemplaires, serait adressé à toutes les Chambres de Commerce de France, de Suisse et de Belgique et à toutes les maisons qui en feraient la demande, serait annoncé dans les grands journaux de Paris et d'ailleurs, et mis à la disposition de ceux qui voudraient venir le consulter au bureau.

Le bureau ou l'agence, quel que soit le nom que l'on voudrait lui donner, pourrait fournir en outre aux commerçants européens tous les renseignements qu'ils pourraient désirer concernant les maisons avec lesquelles ils projeteraient d'entrer en relations d'affaires.

Ce projet, qui n'est qu'ébauché ici, mériterait, croyons-nous, d'être étudié à fond par les gens compétents, nos Chambres de Commerce ou autres corps publics, les particuliers et les maisons de commerce qui verraient avec satisfaction notre commerce prendre de l'expansion à l'étranger.

Charles DUFRESNE.

M. GEORGES MAYRAND EST ELU

Après un laborieux travail de vérification des bulletins de vote déposés à l'élection échevinale pour le quartier de Lorimier, en Cour Supérieure samedi, sous la présidence de M. le juge Beaudin, M. Georges Mayrand, notaire, a été déclaré élu par 13 voix de majorité.

Les premiers résultats donnaient 17 voix de majorité à M. Mayrand, mais, au recomptage, il a perdu 4 voix. L'opération s'est faite à huis clos; seuls les candidats et leurs avocats y assistaient; elle dura de 10 heures du matin à 1 heure, alors qu'un avis officiel fut envoyé au secrétaire de la ville, qui a aussitôt proclamé M. Mayrand échevin de de Lorimier.

Le recomptage était demandé par l'adversaire de M. Mayrand, M. Armand Malo. Contrairement à la rumeur, on nous informe que M. Malo ne fera pas de contestation.

LES FRUITS SONT CHERS

Un vieillard, amené samedi matin devant le magistrat Leet a payé de sa liberté le crime énorme d'avoir ramassé près d'un wagon du C.P.R., dans les cours de la gare Viger, une vingtaine de bananes plus que mûres, presque pourries.

Il expliqua au tribunal que les fruits étaient sur le sol et qu'il ne croyait vraiment pas faire beaucoup de mal en les prenant pour les emporter à ses petits enfants.

—Vous n'avez pas le droit de prendre ce qui ne vous appartient pas : deux jours de prison.

Ajoutons pour l'histoire que, si le condamné avait le tort d'être grand'père, il n'avait pas l'avantage d'être bigame.

IL SE CHAUFFERA A BORDEAUX

Un jeune homme, G.-H. Dutrisac, trouvé coupable d'avoir volé un pardessus appartenant à ses patrons, la maison H. Vineberg, a été condamné à 15 jours de prison, samedi par le magistrat Leet.

Pour s'excuser il dit :—

—J'avais froid et, comme je ne possédais qu'un imperméable, j'ai pris un pardessus avec l'intention de le payer plus tard.

L'excuse ne fut pas trouvée suffisante et Dutrisac dut prendre le chemin de Bordeaux, en songeant que les pardessus d'autrui, comme les billets d'ailleurs, sont des choses dangereuses à endosser.

DOUCEURS AIGRES

Arthur Vaillant, qui l'est peu, en compagnie de son ami Armand Venne, qui n'en a pas, ont cambriolé un magasin, rue Duluth Ouest, numéro 4, dans la nuit de vendredi à samedi. Les deux oiseaux furent surpris avec un stock de chocolats et bonbons, mis en cage et traduits devant le magistrat Leet, samedi, qui — question de faire une petite enquête — remit le prononcé de la sentence au 28. Ils demeureront à Bordeaux en attendant, et ils auront le loisir de songer que les douceurs... sont souvent aigres.

LE REVEIL FRANÇAIS JUGE PAR UN ANGLAIS

Commentaires de la *Westminster Gazette* à propos d'un article publié par Miss Winifred Stephens dans la *Sociological Review* : " Reactionary thought in contemporary France ".

LE SANG NOUVEAU

Nous lisons dans *The Saturday Westminster Gazette*, publication hebdomadaire du grand organe libéral anglais, en date du 28 février, cette très intéressante lettre, au sujet d'un article publié par Miss Winifred Stephens dans le dernier numéro de la *Sociological Review*: "Reactionary thought in contemporary France".

...M. Maurras serait le dernier à accepter la formule de "retour à la nature" comme caractéristique de son idéal politique et littéraire. Le mot *nature* lui-même est un terme ambigu, qui demanderait à être défini avant d'être utilisé. Qu'il suffise de signaler ici les attaques incessantes de M. Maurras et de son parti contre Rousseau et les Romantiques, dont la théorie du retour à la nature lui parait, non sans raison, mener droit à la révolution, au désordre et à l'anarchie.

Mais c'est une erreur de prendre M. Maurras comme représentatif de l'esprit nouveau qui se manifeste dans la littérature française. Aucun de ceux qu'on dénomme improprement les adeptes de ses idées, ni M. Barrès, ni M. Psichari, ni M. Bourget, ni M. Péguy ne consentiront jamais à se laisser remorquer à la suite du néo-monarchisme de l'*Action française* : au contraire, ils ont pris constamment soin de se séparer de ces agitateurs. Il n'en est pas de même d'un autre écrivain de marque, dilettante charmant, qui soutient ouvertement la politique de Maurras, M. Jules Lemaitre : c'est d'ailleurs un agnostique, lui-même ne s'en cache point. Il n'est pas besoin d'autre preuve pour montrer qu'on peut croire à la monarchie sans être catholique.

Et l'inverse n'est pas moins vrai, il n'y a guère de parti politique en France où l'on ne puisse trouver de catholiques. Une organisation catholique sociale d'importance grandissante, sous la direction de M. Marc Sangnier, a un quotidien à elle, la *Démocratie*, et n'est pas dépourvue d'influence dans les milieux catholiques. Pareillement, l'*Opinion*, hebdomadaire assez apparenté au vôtre, est un exemple éclatant de la manière dont catholique et non-catholiques peuvent collaborer étroitement dans un effort pour promouvoir, sans distinction de partis, ce qu'ils croient être le bien de leur pays : vous y trouverez fréquemment des articles de M. Psichari, qui, soit dit en passant, ne tient nullement "la belle brute", pour le type du héros... Est-il nécessaire d'ajouter que ces hommes n'ont jamais prétendu trouver dans un massacre des juifs et des "métèques" la solution des problèmes qui se posent à la France aujourd'hui.

Ce sont là des faits. D'autres affirmations sur la France contemporaine, sans être inexactes, exigeraient une connaissance plus profonde des faits par le dedans. Ainsi, l'attitude de M. Barrès à l'égard de l'Allemagne est beaucoup moins absolue et beaucoup plus rationnelle qu'on ne la représente. On a prêté à l'affaire Dreyfus une importance excessive, et on l'a déformée: l'explication de cette crise doit être cherchée pour une bonne part dans le souvenir de la guerre franco-allemande, souvenir profondément enraciné dans l'âme française, et qu'on ne doit pas perdre de vue si l'on veut saisir ce que les Français sentent et pensent. Si vous gardez cela en l'esprit, vous découvrirez un haut idéal de grandeur patriotique à l'origine de toutes les manifestations qui révèlent en France un nouvel esprit public. Car la masse aujourd'hui s'intéresse aux questions vitales des influences étrangères et de la religion de ses pères. La loi de séparation de 1905 a rendu à l'Eglise sa prise sur les âmes, qu'elle avait presque perdue lorsque ses ministres etaient des fonctionnaires au pouvoir de l'Etat. Si les étudiants des Universités françaises vont à la messe, ce n'est point par mode, mais parce qu'ils ont acquis une connaissance intime de l'insuffisance des subtiles, mais vaines, doctrines de Renan pour guider leur conscience et leur vie. Pourquoi veulent-ils des faits et des actes, au lieu de discussions sans fin et sans but, si ce n'est parce qu'ils n'accordent plus crédit au pessimisme de la génération précédente? En un mot, ils veulent *agir*, et non plus écouter des bavards; la littérature nouvelle a leurs préférences, parce qu'elle leur montre le moyen d'agir, parce qu'elle les engage dans les matches non plus comme spectateurs, mais comme joueurs. Les dilettantes de jadis, qu'il s'agisse d'Anatole France ou d'un autre, sont aujourd'hui dépassés par les écrivains plus jeunes, plus athlétiques, qui gagnent eux-mêmes des championnats, et connaissent le prix de l'énergie pour l'âme comme pour le corps (1).

La frénésie de l'aviation, la renaissance catholique, cette jeunesse prête au service de trois ans, telle oeuvre comme le *Sang nouveau* de M. Lichtenberger, sont autant de témoignages d'un événement de grande portée, qui doit forcer l'admiration, même s'il ne commande pas la sympathie : un peuple en qui s'est réveillée la conscience de ses devoirs et de ses destinées comme nation.

Si l'on se rappelle les nobles vers que composa Rudyard Kipling en l'honneur de la France:

La première à affronter la vérité et à la suivre, la dernière à abandonner les vieilles vérités,—France chérie de toute âme qui aime ou sert son prochain...

Si l'on se rappelle également l'article remarquable que publia dans le *Daily Mail*, lors du voyage de M. Poincaré en Angleterre, sir Joseph Compton-Ricket: "Jamais la France ne désarmera : le seul moyen d'assurer la paix de l'Europe, c'est de rendre à la France l'Alsace et la Lorraine," — on reconnaitra les symptômes significatifs d'un état d'esprit qui en Angleterre se fait de jour en jour plus fort et plus précis et qui ne pourra que rendre plus étroite l'amitié des deux nations.

(1) On rapprochera de ce témoignage celui du jeune écrivain bourbonnais Charles-Louis Philippe, trop tôt enlevé aux lettres françaises :

"Anatole France est délicieux, il sait tout, il est érudit même : c'est à cause de cela qu'il appartient à une race d'écrivains qui finit, c'est par là qu'il est la conclusion de la littérature du XIXème siècle. Maintenant il faut des barbares. Il faut qu'on ait vécu très près de Dieu sans l'avoir étudié dans les livres, il faut qu'on ait une vision de la vie naturelle, que l'on ait de la force, de la rage même. Le temps de la douceur et du dilettantisme est passé. C'est aujourd'hui le commencement du temps de la passion". (Lettre citée dans la *Grande Revue* du 10 déc. 1910). Ch.-L. Philippe, à la fin de sa vie, avait subi l'influence de Claudel, "ce que les faibles, écrivait-il, appellent des *influences*, qui ne sont pour les forts que des *exaltations*."

LE ROLE EDUCATEUR DU JEU

2ième CONFERENCE

L'ESPRIT INTERNATIONAL

Ce n'était pas seulement contre les plus nobles sentiments de la nature et au détriment de la vie familiale que se faisait l'éducation des Spartiates. C'était contre la civilisation elle-même que ce peuple était formé.

SPARTE ET LES ETRANGERS

Après avoir arraché les enfants aux parents, l'Etat en prenait possession pour en faire les rouages mécaniques du corps social.

Il était interdit aux Spartiates d'entrer en contact avec les autres peuples. Les étrangers n'étaient pas admis à Sparte, et les Spartiates ne devaient aller chez les étrangers que pour leur faire la guerre:

"Nous sommes un petit nombre au milieu d'une foule d'ennemis, nous ne pouvons nous maintenir qu'en combattant et qu'en étant vainqueurs." C'est ainsi que parlait le roi Brasidas.

Et c'est pourquoi Sparte est une cité toujours armée qui ne reconnait qu'une seule vertu: la valeur guerrière.

Le contact avec les étrangers leur était à ce point interdit que Lycurgue leur avait demandé de ne pas faire la guerre longtemps aux mêmes peuples de peur de leur apprendre à vaincre.

Les relations entre les peuples doivent être utilitaires; les nations doivent se rendre des services réciproques. Sparte ne pouvait rien offrir aux étrangers, et elle n'avait d'intérêt à aller vers eux que celui de la conquête; elle ne pouvait offrir aux autres peuples rien en échange de ce qu'elle leur demandait,, et c'est pourquoi son unique ressource était la guerre et son unique fin, la domination.

L'Etat n'avait besoin que de soldats pour ses conquêtes et il comptait plus sur les dépouilles des vaincus que sur les ressources de ses sujets. Si l'exemple de Sparte eût prévalu, l'égoïsme national aurait rendu tout progrès matériel, intellectuel et moral impossible. Les enfants étaient élevés avec la haine de l'étranger.

Il est vrai qu'à cette époque, les relations entre les divers peuples, n'étaient pas aussi faciles qu'aujourd'hui, les hommes d'un pays restaient ignorés à la plupart des autres hommes; la publicité n'avait pas créé ce mouvement de l'opinion qui parcourt aujourd'hui toute la terre, et qui fait, qu'assis tranquillement dans votre maison, vous pouvez, par la lecture de votre journal être mis en communauté d'idées avec les hommes de toutes les parties du monde, et vous sentir, même dans votre isolement, saisi par cet hypnotisme des foules qui, grâce à la presse, poursuit les hommes jusque dans la solitude de leur demeure.

Non, à cette époque reculée de l'histoire, les nations ne fraternisaient pas. Elles avaient bien quelques rapports, quelques relations d'utilité publique; elles avaient bien entre elles quelques points de contact: le commerce, l'industrie; mais le motif de ces relations était plutôt l'intérêt égoïste que le besoin de la fraternité; et les points de ces contacts étaient souvent ceux où le choc des ambitions faisait jaillir le feu des batailles qui lancait les flèches comme il allume aujourd'hui la poudre des canons.

Mais aujourd'hui le bruit de la guerre tend à s'éloigner et à se taire, du moins c'est le rêve de notre époque d'en étouffer les dernières rumeurs. Tous les peuples civilisés maintenant, même ceux qui ont les instincts de Caïn se laissent dire avec satisfaction que tous les peuples sont frères:

Les poètes ont chanté à loisir cette fraternité:

L'esprit des temps rejoint ce que la mer sépare,
Le titre de famille est écrit en tous lieux,
L'homme n'est plus anglais, français, romain, barbare,
Il est concitoyens de l'empire de Dieu.
Les murs des nations s'écroulent en poussière
Les langues de Babel retrouvent l'unité
L'Evangile refait avec toutes ces ppierres.
Le temple de l'Humanité.

L'ESPRIT INTERNATIONAL.

D'où vient cet esprit nouveau qu'Athènes et Rome ont ignoré et que le peuple juif a méconnu?

Un recteur d'Université américaine qui s'est posé la question a cru y répondre suffisamment quand il a dit que lord Palmerston, Gladstone, Salisbury, Cavour et Thiers avaient été les premiers hommes d'Etat qui eussent eu l'esprit international; mais ce n'est pas précisément de notre époque que vient cet esprit, il a soufflé dans l'Orient avant de passer en Occident, et celui qui l'a apporté à la terre, cet esprit, l'avait pris dans le sein même du Père de tous les hommes.

Celui qui appela les gentils à son berceau, envoya les hommes de sa nation à tous les gentils; et l'apôtre de sa doctrine dira: "Il n'est plus question de Juifs ni de gentils". Cet esprit nouveau n'excluera pas l'amour de la patrie. Le Sauveur des hommes est venu d'abord pour ceux qui périssaient en Israël, et il pleura sur Jérusalem plutôt que sur toute autre ville; saint Paul se prévaudra en face du martyre d'être un citoyen romain.

PRINCIPES DE L'ESPRIT INTERNATIONAL.

L'esprit de Jésus-Christ, enseigné par les apôtres et par l'Eglise de Dieu, voilà donc la source de cet esprit international que les peuples aujourd'hui semblent mieux entendre et qui souffle de plus en plus sur toutes les plages et dans tous les royaumes: 'Et alors on en vient simplement à conseiller aux peuples cette sagesse mutuelle, ces nobles et habiles ménagements qui relèguent dans le passé la morale retardataire du "Homo homini lupus". On s'applique à l'éducation des peuples comme à l'éducation des hommes; on s'efforce de créer par l'enseignement et par l'exemple cet esprit international qui améliorerait la société universelle comme l'esprit de modération et de courtoisie sut améliorer la société particulière."

Le moyen que l'Eglise a pris pour faire comprendre cet esprit international c'est celui qu'offre la persuasion, elle la fait pénétrer peu à peu dans les nations en offrant au monde le spectacle d'une conviction qui résiste aux tyrans et qui s'affirme même devant la mort.

Constantin promulguera le décret qui consacre l'Etat à la foi chrétienne et qui en même temps respecte les païens. La même voix qui dans la basilique ulpienne dira aux sujets de l'empire de croire au Christ fera taire les croyants fanatiques qui demanderont la mort de ceux qui ne croient pas.

Il sait de quel esprit il est celui qui est rempli de l'esprit de Dieu.

Mais parce que la conviction de sa Foi n'était pas simplement de surface et parce qu'il savait bien que le Dieu de tous les hommes est aussi le Dieu de la Société, il fallait un culte qui fût public et Constantin le comprit.

Les nations de l'antiquité ont tout adoré excepté le vrai Dieu, Athènes offrait bien de l'encens à l'Inconnu, mais la plupart des hommes ne semblaient pas se douter qu'il y eut d'autre Dieu que ceux de leur mythologie dans laquelle n'entrait même pas la notion de l'Etre Suprême; et c'est pourquoi les hommes qui ne se réunissaient pas dans un même culte offert au Père commun ne fraternisaient pas.

Celui qui nous a enseigné la fraternité nous a fait connaitre le Père.

Il est du devoir des princes qui croient à la vérité de ce témoignage de l'appuyer de leur autorité et de répandre le règne du Christ auquel ils doivent soumettre leur empire, et c'est ce que fit Constantin. Il lui appartiendra de soutenir et de défendre la foi des fidèles comme d'aider à la propagation de l'Evangile . Mais le royaume de Dieu se répandra par la force de la persuasion et toutes les fois que les princes oublieront cette vérité, ils retarderont les progrès du christianisme et feront reculer les marches de la civilisation.

L'Eglise a pour mission de conserver la foi des fidèles et de l'éclairer par la définition de ses dogmes, par le réfutation de l'erreur et par la condamnation des fausses doctrines; la violence ne lui est pas permise.

C'est pour enseigner sa doctrine et pour la propager contre les sophismes qu'elle prodigue ses leçons et qu'elle ouvre des écoles à côté de ses temples. En même temps qu'elle parle par ses catéchistes, elle fait entendre la voix de ses conciles.

Pendant que le pasteur du plus humble village dit aux fidèles de sa paroisse qu'ils ont des devoirs les uns envers les autres, l'instituteur catholique, à l'école, doit enseigner le Credo aux enfants.

L'ESPRIT INTERNATIONAL ET L'EDUCATION

Ce n'est pas ici l'endroit pour insister sur les avantages et la nécessité des écoles confessionnelles,nous savons leur importance, elle est incontestable pour tous ceux qui ont des convictions sérieuses.

Comme la religion du Christ doit rester celle de toutes les nations, elle ne sera jamais à la remorque des souverainetés temporelles et particulières, et nous comprenons tout de suite que cette religion enseignée dans les écoles prépare suffisamment les enfants à l'esprit international.

Les adversaires de la vraie Foi, pour parer aux inconvénients graves de leur enseignement confessionnel, abandonnent l'instruction religieuse à leurs pasteurs auxquels ils défendent de sortir du temple et afin de pouvoir obtenir un esprit que le pasteur ne peut prêcher sans se contredire, ils n'ont pu rien inventer de mieux que les écoles publiques d'où l'on chasse Dieu.

C'est une singulière façon de respecter les convictions d'autrui que de renoncer soi-même à ses propres convictions. Le meilleur moyen, en effet, de pouvoir comprendre que les autres puissent avoir des convictions, c'est d'apprendre soi-même à être convaincu.

Mais n'insistons pas, nous avons ici des écoles confessionnelles, espérons qu'elles seront toujours maintenues, et qu'il y aura toujours assez d'hommes de onviction de part et d'autre pour garantir leur avenir et pour empêcher que dans les circonsatnces actuelles, la question juive n'amène pas de funestes conflits.

Mais parce que dans les conditions où nous sommes il faudra suppler au défaut de l'enseignement trop étroit des uns et permettre aux autres de mettre en pratique les théories de charité sociale qu'ils auront apprises, il sera avantageux pour tous d'avoir un point de contact où tous se rencontreront pour fraterniser. Permettons aux enfants divisés par l'enseignement confessionnel de s'unir dans le feu et nous aurons d'autres spectacles que ceux que nous offriions quand au sortir de la classe il fallait nous battre avec les petits Anglais de la rue Ontario ou avec les petits Irlandais de la rue Saint-Charles-Borromée. Il vaut toujours mieux voir les élèves de nos Universités lutter pour des fins sportives que d'assister à l'échauffourée du McGill sous les douches du Laval et les animosités qui nous divisent aujourd'hui n'auraient peut-être pas atteint ce degré de la lutte où nous sommes engagés si nous avions appris à nous entendre au lieu d'apprendre à nous battre.

La question des nationalités a été posée, paraît-il, à l'ouverture des parcs. Il serait sage, il me semble de faire en sorte que les enfants des diverses nationalités ne soient pas divisés sur les terrains de jeu. Les surveillants pourraient s'imposer la tâche rude parfois de cimenter l'union et d'entretenir la bonne entente.

Il y a des points où toutes les intelligences et tous les coeurs, à quelque croyance et à quelque race qu'ils appartiennent, aiment à se rencontrer et où ils échangent nécessairement les témoignages d'une mutuelle sympathie.

Athènes continue aujourd'hui d'offrir au monde les bienfaits de sa civilisation; le goût du Beau qu'elle a cultivé avec une exceptionnelle perfection a toujours attiré tous les esprits d'élite qui aiment l'art. Le beau a un caractère d'universalité qui favorise l'esprit international. Faites aimer aux enfants le Beau, le Correct; qu'ils deviennent eux-mêmes beaux et corrects au physique et au moral et tous ceux qui ont de l'intelligence et du coeur se respecteront entre eux, à cause de cette beauté qu'ils admireront réciproquement en eux; et ils auront trouvé en dehors du caractère national le lien de la sympathie; et l'admiration leur ouvrira des horizons qui restent toujours fermés à l'étroitesse des sectes. Si le sentiment chrétien se joint à ce "goût du Beau", non seulement ils se respecteront mais ils s'aimeront et ils seront frères.

Faisons comprendre aux enfants que chaque nation a des qualités particulières qui doivent être ménagées afin que toutes les races concourent pour leur part dans la variété et l'harmonie à la beauté de l'ensemble et à la perfection de l'humanité.

Apprenons-leur que le patriotisme exclusif est une étroitesse qui cache les plus nobles perfections de la civilisation moderne.

Josaphat VERNER

EN CHERCHANT DU TRAVAIL

Quatre Russes cherchaient de l'ouvrage vendredi quand, dans leur ignorance de nos us et coutumes, ils s'aventurèrent imprudemment sur la voie du C.P.R., près de la gare Viger, croyant trouver quelqu'un qui leur donnerait un emploi. Au lieu d'un futur patron, ils rencontrèrent un policier qui les conduisit sans tarder au poste pour les amener samedi devant le magistrat Leet sous l'inculpation de "trespassing".

Les quatre sujets du Tzar s'expliquèrent, mais le tribunal n'en dut pas moins sévir et les condamner à $1 d'amende. Comme ils ne possédaient pas le moindre rouble sur eux, ils furent conduits à Bordeaux où ils passeront trois jours à méditer que, vraiment, ce n'était pas la peine de fuir l'impitoyable justice du Petit Père pour tomber sous la nôtre.

La police a beaucoup de mémoire. Ceci a été démontré samedi de façon péremptoire, quand Raymond Brissette, trouvé coupable de vol au détriment du magasin Woolworth — $1.65 de marchandises environ—fut amené devant le magistrat pour y être condamné. Par une erreur dans les écritures rien n'apparaissait contre lui dans son casier judiciaire et il s'en serait tiré à bon compte sans doute quand un agent survint:

—Il a été déjà condamné pour vol, Votre Honneur, dit Pandore.

—Quand cela? demande le magistrat.

—Il y a huit ans.

—Un mois de prison, alors.

AMUSEMENTS

THEATRE ARCADE
Le Luxueux Théâtre de la partie Est
COIN STE-CATHERINE ET MAISONNEUVE, Bloc Magasin Viau
DEUX GRANDES ATTRACTIONS EN VUES ANIMEES ET 2 EXCELLENTS ACTES DE VAUDEVILLE
Une représentation de trois heures L'après-midi, de 2 à 5; le soir, de 7.30 à 10.30
Changement complet de programme tous les lundis et jeudis. Programme spécial le dimanche
PRIX : APRES - MIDI 5c — SOIR 5c et 10c
LE DIMANCHE 10c

HOTEL RIENDEAU
Le rendez-vous des Canadiens-français
En face de l'Hôtel-de-Ville et du Palais de Justice. A quelques pas des bateaux et des gares de chemin de fer.
SERVICE DE PREMIERE CLASSE.
58 ET 60, PLACE JACQUES-CARTIER. MONTREAL
W. GERVAIS et PITRE SAMSON, Propriétaires.

Parc Sohmer
REPRESENTATIONS A 3 P.M. ET 8 P.M.
Vaudeville, Fanfare Militaire
OUVERT TOUS LES DIMANCHES
ADMISSION, 10c

THEATRE STRAND Coin Sainte-Catherine Ouest et Mansfield
LES VUES ANIMEES LES PLUS ARTISTIQUES.
LA MEILLEURE MUSIQUE. LE PLUS GRAND CONFORT.
Matinée tous les jours. Prix: Matinée, 10c., Soirées, 10c. et 20c. Loges, 25c.

CANADIAN PACIFIC
EXCURSIONS DE COLONS
Tous les mardis jusqu'au 27 octobre.
Billets bons pour soixante jours.
Winnipeg, Edmonton et gares intermédiaires.
Dép. gare Windsor à 9.45 p.m.
BUREAUX DES BILLETS: 141-143, St-Jacques Tel. Bell, Main 8125
Hotel Windsor, Gares Place Viger et de la Rue Windsor



SAINT-JEAN BRISTOL
PROCHAIN DEPART
Royal Edward 22 avril 1914
Commodités et cuisine excellentes.
Pour taux de passage et détails complets consulter le
CANADIAN NORTHERN STEAMSHIPS, LIMITED
226 rue Saint-Jacques. Main 6570
Ou n'importe quel agent de navigation

VOYAGEZ PAR LE CANADIAN NORTHERN
EXCURSIONS DES VACANCES DE PAQUES
Passage simple aller et retour, départ et retour le Vendredi Saint, 10 avril 1914, seulement.
Passage et un tiers, aller et retour, départ du 9 au 12 avril inclusivement. Limite de retour 14 avril 1914.
TRANSPORT DE BAGAGE
Bagage transporté de la gare, ou apporté à la gare de la rue Sainte-Catherine Est au au taux en cours pour les autres gares à Montréal.
EXCURSIONS DE COLONS
Des taux spéciaux d'excursion, aller et retour, sont en vigueur pour l'Ouest Canadien, bons pour départ chaque mardi, jusqu'au 14 octobre 1914.
35,000 homesteads gratuits le long des lignes du Canadian Northern.
Demandez ou faites venir des renseignements, indicateurs, littérature, etc.
226-230 rue Saint-Jacques Main 6570
Gare rue Sainte-Catherine Est Lasalle 141

PETITES ANNONCES

ARGENT A PRETER
NOUS REGLERONS toutes vos dettes. Vous transigez seulement avec nous, paiements faciles,sans intérêts; entrevue personnelle seulement, Léon Racicot, 17 Côte Place d'Armes.

JEUNES FILLES
On demande deux jeunes filles parlant le français et l'anglais pour servir aux tables de la salle à manger de la gare Bonaventure.
S'adresser à M. James Robb, gérant du restaurant du Grand-Tronc.

CARTES D'AFFAIRES

IMMEUBLES

H. BEAUREGARD

Entrepreneur Général en Construction

Tél. Bell Main 735 — 70 rue Saint-Jacques — MONTREAL

Maintenant que le TUNNEL sous le MONT-ROYAL est complètement percé, vous ne pouvez plus douter que la ligne de chemin de fer du C. N. R. sera ouverte au public sous peu.

Si vous attendez à cette époque pour acheter des terrains du

PARC SAINT-PAUL SAINT-EUSTACHE

VOUS PAIEREZ DE

25% A 50%

PLUS CHER.

Ces lots sont les plus avantageux de cette région, parce qu'ils sont les plus élevés et en même temps les plus près de la gare projetée du Lac des Deux-Montagnes, de la rivière des Mille-Iles. Les lots les plus éloignés de la rivière sont situés vis-à-vis le centre du village de Saint-Eustache.

Le trajet entre la gare de Montréal, et celle de Saint-Eustache sera d'environ 25 minutes, et, sans aucun doute à un prix relativement bas.

Tous les propriétaires ont droit de passage au bord de l'eau.

Pour plus amples détails, s'adresser à

F. PAUL, Courtier

Tél Main 6544. Edifice La Sauvegarde, 92 Notre-Dame Est, MONTREAL

ON DEMANDE DES AGENTS

COMMENT DEVENIR PROPRIETAIRE

Tout locataire peut devenir propriétaire en appliquant le montant de son loyer au paiement d'une propriété. Toute propriété à Montréal se paie par ses propres revenus dans l'espace de douze à quinze ans. Pourquoi enrichir toujours le riche? devenez donc propriétaire. Notre compagnie n'a pour unique but, que de faire de ses membres adhérents, des propriétaires. Les nombreuses inscriptions indiquent que notre proposition est bien comprise.

Demandez la brochure explicative.

LE CRÉDIT MONTRÉAL LTÉE, 1002 Mont - Royal Est. Tél. St-Louis 5879

Président, Aimé Handfield, M. D.; vice-président, L. A. Saint-Julien, C.R.,; secrétaire-trésorier, Henri Foucreau.

Représentants demandés.

COMMERCE

Téléphone Main 1466 — F. A. BOUCHER, Propriétaire

BOUCHER & MERCIER

MARCHANDS-TAILLEURS

292 BOULEVARD ST-LAURENT (Monument National) MONTREAL

J. HUDON & CIE

MARCHANDS-TAILLEURS

800 RUE ST-HUBERT

Entre Cherrier et Roy

Habits et pardessus dans les étoffes les plus nouvelles, les nouveautés et nuancés les plus chics.

Une VISITE est sollicitée.

I. L. LAFLEUR

LIMITEE

Importateurs de

Quincailleries, Peintures, Verreries, Vernis, etc. Aussi Chaloupes et Yachts à Gazoline

362-366 NOTRE-DAME OUEST

43 a 57 rue Dupré, Montréal

Téléphones : au magasin :
Bell Main 2220. Marchands 545
Au bureau : Bell Main 4161
Résidence—Bell : Mount 3310 Ring 3
Notre-Dame-de-Grâces



EMPLOYES

Devenez Capitalistes!

Vous savez fort bien que les plus grosses fortunes n'ont pas été acquises par ceux qui ont travaillé le plus fort—mais par ceux qui ont fait les meilleurs placements.

Si vous pouvez économiser quelques sous sur votre salaire quotidien, achetez des contrats dans le "PRET IMMOBILIER, Limitée", et il vous sera facile d'atteindre ce but tant désiré l'aisance, la fortune.

Par notre système de coopération des capitaux, nous vous mettons en possession d'un capital qui vous permettra d'acheter une propriété ou de vous bâtir. Le capital qui vous est avancé est remboursable à raison de $5.75 par mois, sans intérêt.

Demandez notre brochure explicative.

AGENTS DEMANDES.—Le "PRET IMMOBILIER, Limitée", n'a pas encore d'agents dans tous les districts et est disposé à entrer en pourparlers avec des représentants bien qualifiés.

"LE PRET IMMOBILIER LIMITEE"
246, SAINTE-CATHERINE-EST, MONTREAL
Tél. Bell, Est 5779

BUREAUX A LOUER

Très jolis bureaux, très adaptés pour avocats, notaires, industriels, agents d'immeubles, etc., aussi salles pour cercles, assemblées, etc. S'adresser au plus populaire marchand de chaussures de la partie Est.

ZOEL LAVOIE

879 RUE ONTARIO EST
Tél. Est 4586.

AVIS est donné au public que, en vertu de la loi des compagnies de Québec, il a été accordé par le Lieutenant-gouverneur de la province de Québec, des lettres patentes, en date du vingt-huit mars 1914, constituant en corporation MM. Paul Blouin, hôtelier, Alexandrina Arcand, épouse séparée de biens de Paul Blouin, George Arcand, restaurateur, Julie Lafrenière, veuve de J. B. Arcand, et Jean-Baptiste Arcand, fils commis, de la cité de Montréal, dans les buts suivants :—

Sujet à la loi des licences de Québec, faire le commerce général d'hôteliers, de restaurateurs, exercer l'industrie de fabricants et marchands, en gros et en détail, de vins, bière, spiritueux et liqueurs de toutes sortes, et autres industries de même nature.

Acquérir, recevoir, posséder, louer, échanger, aliéner, ou en disposer de toute façon, tous biens et immeubles nécessaires aux fins de la compagnie; hypothéquer, engager de quelque façon que ce soit les biens immeubles de la compagnie;

Souscrire, accepter, endosser, négocier, des lettres de changes, billets promissoires, chèques et autres effets négociables.

Acquérir par voie d'achat, échange, louage ou autrement, tout hôtel ou restaurant, déjà en opération, et spécialement le restaurant actuellement exploité par Alexandrina Arcand, faisant affaire seule sous le nom de Paul Blouin (Reg.) restaurateur, de Montréal, au No. 102, rue Notre-Dame Est, ce restaurant comprenant la licence, fonds de commerce, achalandage, ameublement et tous autres accessoires, constituant le commerce de restaurateur en opération, exercé par la dite Alexandrina Arcand, et de les payer en argent ou en actions acquittées de la compagnie, à un prix à être fixé par la compagnie;

Acquérir, posséder, louer, garantir, hypothéquer, vendre ou échanger, des actions, stocks ou debentures ou garanties de toutes corporations faisant le même genre d'affaires que la présente compagnie;

Contracter des emprunts et en assurer le remboursement en la manière déterminée par les directeurs de la compagnie, et en particulier, par l'émission de débentures et d'obligations comportant hypothèque sur tous ou partie des biens immeubles de la compagnie;

Vendre ses actions à d'autres compagnies, les racheter et acheter des actions des autres compagnies, et les vendre;

Vendre, louer ou aliéner autrement la totalité ou partie de la propriété, ou des biens de la compagnie pour la considération et aux conditions et délais que la compagnie déterminera et particulièrement pour des actions, débentures et autres valeurs de toutes autres compagnies;

Faire toutes choses, exercer tous les pouvoirs et faire toutes les affaires en rapport avec la mise en opération des objets pour lesquels la compagnie est incorporée, sous le nom de "City Hall Café, Limited" avec un fonds social de vingt-mille piastres ($20,000.00) divisé en deux cents (200) actions de cent piastres ($100.00), chacune.

La principale place d'affaires de la corporation, sera dans la cité de Montréal.

Daté du bureau du secrétaire de la province, ce vingt-huitième jour de mars 1914.

C. J. SIMARD,
Sous-secrétaire de la province.
SAINT-GERMAIN, GUERIN ET RAYMOND,
Procureurs des Requérants.

OPINIONS

DE QUELQUES CARACTERES DE LA LITTERATURE CANADIENNE

En réponse à un aricle de la "Liberté" où l'on reprochait aux journaux sportifs leur indifférence vis-à-vis des grands problèmes politiques de l'heure actuelle, M. Desgrange, directeur de l' "Auto", a expliqué de façon fort claire et fort nette les raisons de son silence.

Tout en se défendant de prendre parti, M. Desgrange fait une critique si acerbe du parlementarisme, il exprime si nettement les idées des sportifs épris de réalisation rapide et de situations définies, que son opinion vaut d'être rapportée.

"Lorsqu'à sa naissance j'eus l'honneur d'être appelé à la direction de notre journal, je me suis précisément demandé si, dans une rubrique quotidienne, je ne ferais pas connaître à mes lecteurs les principales manifestations de ce que vous appelez, à l'occasion de la mort de Calmette, "la vie d'une nation". Et voici les diverses raisons qui m'ont décidé à y renoncer:

"La difficulté d'abord d'énoncer sèchement des faits sans les accompagner du moindre commentaire. Il est des faits dont on ne peut parler sans les approver ou les critiquer. Il eût fallu jadis être pour ou contre Dreyfus, et vraiment, nous n'estimons pas qu'il soit indispensable à la belle tranquillité d'âme de nos lecteurs de savoir que nous sommes pour ou contre Caillaux.

"Et puis, vous avouerai-je que dans la multitude des faits qui marquent la "vie d'une nation" — j'emploie à dessein votre propre expression — il en était, avant que je ne sois directeur de l' "Auto", qui m'avaient profondément surpris. C'est ainsi que l'on avait oublié de commémorer en France, comme il le mérite, le centenaire de Valmy, victoire de la France sur les Prussiens. Vous pensez qu'une fois directeur de l' "Auto", je remarquai encore bien plus qu'on ne songea pas davantage à célébrer ceux de Marengo, victoire remportée sur les Autrichiens; d'Austerlitz, victoire encore sur les Autrichiens; d'Iéna, sur les Prussiens. Tout cela, je l'imagine, pour ne pas agacer l'irascible voisin. Mais il ne fut pas davantage question de commémorer Friedland et la Moskowa, parce que, cette fois, il s'agissait de ne pas indisposer nos amis les Russes. Vous savez peut-être que ce n'est pas cette délicatesse de notre part qui empêcha nos ennemis les Prussiens de commémorer Leipzig, et nos alliés les Russes de célébrer leur prétendue victoire de Borodino."

Mais M. Desgrange n'est point pessimiste comme les lignes précédentes pourraient le faire croire.

"Et puis, voulez-vous que je vous dise la vraie raison, la belle raison de notre mutisme; l'orgueilleuse raison de notre silence, c'est que le gouvernement de la France, c'est la presse sportive qui en tient les rênes..... Parfaitement, mon cher confrère. La France, pour nous, c'est la France jeune, saine, bien portante, fière, volontaire, avec un cerveau bien trempé et des dents de jeune chien prêt à mordre. La France, ce n'est pas le député qui va acheter des irrigateurs, ce n'est pas le gouvernement qui n'ose pas fêter Arcole ou Lutzen, ce n'est pas le Parlement qui nous laisse pourrir dans l'alcool. La France, c'est cette France qu'a faite la presse sportive depuis plus de vingt ans qu'elle existe; c'est elle qui se réveille chaque jour un peu plus, qui joue des poings et des jambes en attendant mieux; c'est elle qui, née voici vingt ans, commence à vouloir et qui vient, puisque nous parlons de célébrer des centenaires, de se réveiller— il était temps — pour fêter Reims et Laon, nos dernières victoires de 1814".

D'ailleurs, si les journaux sportifs ne parlent point de politique, ils s'occupent de tous les grands problèmes de la vie sociale.

"De chaque jeune Français, nous nous efforçons de faire un homme vigoureux de corps et d'esprit. Toutes les questions essentielles pour notre pays ont été traitées pour cette jeunesse dans la presse sportive.

Nous arrachons les jeunes gens aux cabarets que le Parlement laisse se multiplier; nous donnons le besoin de l'initiative, de l'indépendance et du courage à tous ces jeunes que notre organisation sociale actuelle pousse presque invinciblement à devenir des ronds-de-cuir. Des années durant, nous avons enseigné aux Français les dangers de la syphilis; nous avons dénoncé ici même la misère de notre loi successorale, le péril des logements insalubres, l'insuffisance de la gymnastique dans le programme scolaire, le danger de l'alcool. Nous avons prêché la nécessité, inéluctable aujourd'hui, de faire son chemin soi-même et nous avons eu ce rare mérite de pousser nos lecteurs à ne pas exagérer les prouesses sportives, à n'exercer leur corps que dans la limite où l'âme en vivait mieux. Pas un jour où nous n'ayons exalté la belle, grande et puissante chose qu'est la volonté."

Cette déclaration de principes, cette affirmation que la jeunesse sportive a bien les qualités que l'on se plaisait à lui attribuer, était nécessaire. Elle éclaire l'avenir et il faut remercier M. H. Desgrange d'avoir suivi e conseil de la "Liberté" et d'avoir, pour une fois, violé la règle de silence que lui et tous les jeunes hommes qui le suivent se sont imposée.

DEUX OPINIONS.

L'expression "littérature canadienne" est celle dont on se sert généralement quand on veut parler du mouvement littéraire français au Canada. Nous disons poésie, histoire canadienne, romans, drames canadiens, ainsi de suite, et nous le disons avec orgueil, comme il convient d'ailleurs à des gens qui ont réellement une littérature à eux, qui l'admirent et qui en sont fiers... Mais n'est-ce pas nous vanter un peu? exagérer un peu l'admiration que nous avons droit d'avoir pour nos écrivains, leur talent, leurs ouvrages? Avons-nous, en d'autres termes, donné un caractère particulier, une saveur de terroir à nulle autre comparable — une forme relativement nouvelle du moins à notre littérature? Sur le vieux chêne de France, avons-nous réussi à greffer la jeune feuille d'érable? M. Abder Halden, un critique français qui s'est fait une spécialité de notre histoire littéraire, est d'avis que si. A le lire, on se laisserait volontiers persuader que nous sommes originaux — tout à fait originaux — et que notre littérature est canadienne avant d'être française... Il est d'ailleurs soutenu dans cette opinion par d'autres littérateurs de mérite, tels que Jean Lionnet, de regrettée mémoire, Augustin Filon, Louis Arnould, en France, ainsi que par l'abbé Camille Roy et quelques autres Canadiens. Eh bien, malgré tout, il y en a encore qui ne sont pas convaincus, pas satisfaits — la plus grande partie des Canadiens moins que tous les autres.

Et pourtant, connaissant le magnifique dédain des littérateurs français pour tous ce qui est provincial ou colonial, on pourrait croire le contraire. Cela ne vous semble-t-il pas curieux que dans ce débat: "La littérature canadienne française existe-t-elle par elle-même?" ce soient les Français qui tiennent pour, et les Canadiens, contre? Un littérateur comme M. Abder Halden—très sympathique d'ailleurs—se disent les Canadiens, "veut bien exercer sur nous les grâces de son style, et de son ironie; mais il tient encore plus à nous accorder toutes les qualités dont son livre a besoin pour se bien lire... Voilà un peu pourquoi cet ironiste nous brûle beaucoup d'encens sous le nez, et s'efforce aimablement d'amoindrir nos défauts. Il faut, semble-t-il se dire, que le lecteur français "croit" à une littérature canadienne-française; qu'il soit persuadé que là-bas, il s'écrit journellement des oeuvres qui, tout en étant françaises, présentent néanmoins une façon toute originale de voir, se sentir et de rendre les choses.

LES ANCIENS CANADIENS.

Or, il faut bien le dire, en dépit des cordiales affirmations contraires de certains critiques français, une littérature comme celle-là existe à peine en ce pays. A peine voyons-nous, ici et là, un ouvrage qui soit bien du terroir, tout à fait du terroir, et même parmi ces quelques-uns, nous est-il permis de chercher des chefs-d'oeuvre. Les "Anciens Canadiens", de Philippe-Aubert de Gaspé est peut-être le seul qui ne soit pas trop loin d'en être un dans le domaine du roman, et pour nous, Canadiens, il est certainement au premier rang de nos ouvrages d'imagination. Vous me direz peut-être que M. de Gaspé décrit plutôt les vieilles coutumes françaises que celles du Canada; que ses personnages sont plutôt des dames et des seigneurs de l'ancien régime que des citadins, et surtout des habitants de chez nous. Mais l'objection n'est qu'apparente, et plus nous lisons cet ouvrage des Anciens-Canadiens, plus nous y trouvons la saveur du pays, sa fraîcheur et sa pure allégresse. C'est une oeuvre d'enthousiasme, et si celui qui l'a écrite ne prenait pas la peine de nous le dire, dès sa préface, qu'il avait soixante-seize ans quand il la commença, nous pourrions parfaitement croire à l'éclosion spontanée d'un génie neuf et juvénile. Puis, remarquez comme l'intrigue de ce roman est, pour ainsi dire, nationale. Cette opposition constante de caractère et de mentalité entre Jules d'Haberville et son ami Archibald de Locheil, est bien d'élaboration canadienne. Elle ouvre une source féconde d'événements dramatiques et touchants, et nous entrons avec elle dans l'âme même de la vie américaine, avec ses intransigeances, ses contrastes de mentalité, de moeurs, de caractères, toutes ses caractéristiques enfin. Prenons, par exemple, Jules d'Haberville et de Locheil. Ce sont de bons amis, des camarades de collège, mais comme ils sont différents! Comme leur caractère est bien celui qu'ils devaient avoir, et comme ils sont bien de la race que chacun représente! L'un est un Français, nerveux, tout en dehors, le verbe facile et haut, tandis que l'autre est un peu raide et froid, comme il convient à un gentleman, sinon d'origine, du moins de formation anglaise. Voyez-les au sortir du collège, et dites-moi s'il est possible de dessiner, de camper deux personnages d'une manière plus pittoresque?

"Leur costume est le même: capot de couverte avec capuchon, mitasses écarlates bordés de rubans verts, jarretières de laine bleue tricotées, large ceinture aux couleurs vives et ornée de rassades, souliers de caribou plissés à l'iroquoise avec chausses brodées en porc-épic; et enfin chapeau de vrai castor rabattu sur les oreilles au moyen d'un fichu de soie rouge noué sous le col."

Voilà quelque chose du terroir, de particulier au pays, de caractéristique, n'est-ce pas? Ensuite, où trouver un personnage plus typiquement "habitant" canadien que José, le vieux serviteur, que son langage et ses contes? Quelle belle action canadienne aussi que celle de Blanche d'Haberville! Vous vous rappelez sans doute le beau geste de Blanche d'Haberville? Elle aimait de Locheil, d'un noble et pur amour et ne vivait que pour lui. Eh bien, que cet homme aimé, victime de son devoir, devienne un des ennemis des siens, un soldat anglais comme Montgomery le bourreau, elle brisera son coeur et fuira désormais celui que, cependant, elle aimera toujours. A son patriotisme, à sa patrie, au Canada français, elle sacrifiera son amour et sa joie, et c'est surtout par cette action que Blanche d'Haberville nous est si chère. Elle est l'aïeule de nos femmes, de nos filles, cette arrière-garde qui lutte si énergiquement pour sauver la grande armée française au Canada, et quand nous aurons un beau caractère à peindre, il nous faudra toujours penser à elle... Elle nous prouve, en effet, et nous rappellera toujours que, nous aussi, nous avons ce que M. Paul Marguerite appelle "Les frontières du choeur."

CHOSES DE CHEZ NOUS.

Il y a bien d'autres choses qui sont de chez nous dans ce roman, et je crois qu'il nous sera longtemps encore comme un modèle quand nous voudrons faire "canadien", imaginer et conter allègrement. Nous arriverons peut-être à faire aussi bien que ce roman, mieux même, à tirer du filon un or encore plus pur et plus délicat; mais cela ne se pourra que si nous mettons tout notre talent et tous nos efforts à rechercher à comprendre, à décrire, peindre et chanter l'âme du pays, ses caractéristiques, ses gloires et ses défauts. Nous avons des moeurs et des coutumes aujourd'hui particulières au Canada français, une mentalité qui n'est plus tout à fait celle des Normands ou des Bretons nos ancêtres, une vie nouvelle dans un décor nouveau. Eh bien, qui donc s'occupe de les étudier ces moeurs et ces coutumes, cette mentalité, cette vie, ce décor? Je n'en vois qu'un ou deux parmi nos littérateurs, et vraiment ceux-là mêmes ne le font que timidement, qu'avec effort, qu'en petit, si je peux dire... Et pourtant, pour nous, c'est là qu'est le succès, l'originalité, la gloire littéraire! C'est en opposant sans cesse, comme l'a déjà fait M. de Gaspé, les deux civilisations qui composent le Canada, les deux mentalités — du français et de l'anglais — que nous pouvons faire oeuvre vraiment et pleinement nationale. Il y a de l'émulation entre ces deux races, des préjugés, des sympathies, des antipathies, des haines aussi parfois, et c'est cette mêlée sociale qui, avant tout, caractérise notre pays. Dans le domaine économique intellectuel, social dans l'amour même entre deux jeunes gens de races différentes, il y a lutte, et dans ces luttes toujours il y a des défaites et des victoires. Eh bien, haines et sympathies, défaites et victoires, voilà ce qu'il nous faut chanter! C'est au milieu de ces heurts et de ces contrastes, de ces luttes et de ces préjugés que devront sortir la plupart de nos oeuvres d'imagination. Il faut des situations canadiennes, des types et des paysages canadiens à notre littérature, si nous voulons qu'elle existe, et c'est en nous attachant au pays que nous pourrons parvenir à une sorte d'originalité.

NOS SOURCES.

Et n'allons pas croire que pour cela il faille nous en tenir à notre propre fond seulement; qu'il nous soit défendu de lire les auteurs étrangers, même de les imiter avec intelligence. Rien ne sort tout armé d'une tête, si puissante soit-elle, rien ne se crée de toutes pièces, et tous ceux qui tiennent un outil — ciseau, plume ou lyre — ont besoin de modèles, d'une source d'inspiration, d'une école de beauté. Or, comme l'école française est pour nous, Canadiens-français, la seule qui nous convienne parfaitement, il ne faut pas s'étonner si nous semblons, de plus en plus, nous perdre en elle. C'est l'inévitable peut-être, et, au point de vue de la perfection de la langue et du style, beaucoup disent que c'est désirable. Je suis d'accord sur ce point. Mais restons-en là, n'est-ce pas? Il ne viendra à l'esprit de personne que je veuille conseiller à nos littérateurs de s'en tenir strictement au Canada et aux Canadiens... Ce serait ridicule, et nous serions par le fait même condamnés à une médiocrité plus ou moins dorée. Non. Lisons les bons auteurs français et étrangers, tâchons de leur emprunter leur art, leurs secrets de style, leur "faire", leur perfection; imitons-les même, pourvu que l'imitation soit intelligente et ne sente pas trop le postiche, mais restons du pays... Devenons de plus en plus français de langue, de style et de culture, c'est parfait: nous ne le deviendrons jamais assez. Mais traitons des sujets canadiens cependant, efforçons-nous de faire pour le Canada ce que Tourgueneff, par exemple, a fait pour la Russie, et travaillons avec joie, avec confiance. Nous aurons alors une littérature à nous, une littérature qui portera une marque distinctive et vivante. N'allons pas, sous prétexte qu'il y a des artistes en France, vouloir penser, écrire et traiter les mêmes sujets qu'eux. Ce serait en quelque sorte déserter notre pays, et nous n'en avons pas le droit. Ensuite, au point de vue "canadien" ce serait malheureux, maladroit aussi, puisque, par le fait même, nous tournerions le dos à une originalité certaine et nous nous condamnerions pour la plupart—je parle des littérateurs— à une concurrence inégale, à une lutte sans espoir, et tout cela pour disputer à nos modèles, à nos maîtres, en somme, des sujets, des idées et des situations très loin de nous le plus souvent, et d'ailleurs supérieurement traités déjà.

LE REGIONALISME ET LA LANGUE.

Mais direz-vous : Si nous écrivons en français—et je crois que nos littérateurs écrivent tous dans cette langue—comment nous serait-il possible d'écrire autrement que nos maîtres ? Là-bas, en Europe il y a une école Suisse-française, une école Belge d'expression française, comment différencier, reconnaître par la pensée, le style, la mentalité, Rod. Cherbulier ou Maeterlinck des écrivains français du même mérite ? Peut-être un talent irrégulier et fort comme Verhaeren a-t-il quelque chose du génie flamand ; mais de ce génie en a-t-il assez pour qu'il nous soit possible de le différencier absolument de tous les poètes de France, des symbolistes aux décadents ? Cela se peut à peine. Ces littérateurs sont des Belges ou des Suisses qui écrivent en français, le français tel qu'on l'écrit en France, et leurs ouvrages appar- Mais voilà justement ce que je ne voudrais pas qu'on fasse au Canada— ou du moins qu'on fasse exclusivement. La Suisse et la Belgique, ce n'est pas le Canada, ce n'est pas l'Amérique, ce n'est pas le Nouveau-Monde C'est encore l'Europe, et leur histoire n'est pas la nôtre... Aucun de ces pays n'a l'immensité, les caractères, le climat, les moeurs, les conditions d'existence du Canada, et là comme en France, tout a été vu, décrit, peint, revu, décrit encore et repeint. Leur histoire a été fouillée de fond en comble, fragmentée, livrée par tranches dans les romans, les pièces de théâtre, les ouvrages de littérature et de critique, et par conséquent, il n'y a rien d'étonnant si MM. Rod et Cherbuliez, pour ne citer que ces deux-là, ne se distinguent guère—style à part—de Bourget et ses contemporains. Mais ici, au Canada, pays adolescent, plein de sève et d'ardeur, dont les pieds sont baignés par les deux océans, et dont la tête touche presque à l'étoile polaire, comment nos romanciers, nos poètes ne pourraient-ils pas trouver leur inspiration, leurs sujets, leur "matière première", si je puis m'exprimer ainsi? Notre histoire est vierge: qu'un poète l'épouse, et elle donnera des chefs-d'oeuvre au monde... Nous vivons dans un pays dont la nature est neuve, d'une grandeur et d'une poésie sans pareille; dont les habitants ont vraiment une vie à part, comme je le disais tout à l'heure. Que n'en profitons- nous? Ah! qu'un Bazin ou un Bordeaux aurait beau jeu au milieu de tous ces trésors! Rappelez-vous l'usage que sut tirer des beautés naturelles du pays, un artiste comme Châteaubriand! Ce ne fut qu'un cri d'enthousiasme dans toute l'Europe, à la lecture de ces merveilleuses descriptions où tout un monde nouveau surgissait, s'affirmait dans sa puissance et son immensité. On dit aujourd'hui que Châteaubriand n'est jamais venu en Amérique... et que ses descriptions sont fantaisistes. Eh bien, s'il n'est pas venu en Amérique, il n'en avait que plus de génie, car personne n'a su mieux que lui la voir— la deviner plutôt—l'aimer et la chanter. Or, ce qu'il faudrait maintenant, ce serait de continuer Châteaubriand. C'est peut-être ambitieux ce que je vous dis là, mais en littérature il faut être ambitieux: autrement on ne fait rien qui vaille.

NOS MODELES.

Et n'allons pas nous imaginer que les modèles pour faire "Canadien"

(Suite à la 5e page)

CARTES PROFESSIONNLELES

MEDECINS ET DENTISTES

Tél. Est 6754

Docteur A. DESJARDINS

Ancien moniteur de l'Hôtel-Dieu de Paris
Maladie des Yeux, des Oreilles, du Nez et de la Gorge

523 Rue ST-DENIS
(En face du Carré Saint-Louis)

Dr M. LEMOYNE

257 SHERBROOKE EST

(Près Saint-Denis)

Maladies de yeux, oreilles, nez, gorge, larynx.

Tél. Est 4550.

Maladies des voies urinaires et de la peau.

Dr NORMAN MASSE

Consultations : 1.30 à 3 p.m., 7 à 8 p.m.

1336 BLVD. ST-LAURENT
PRES RACHEL
TEL. ST-LOUIS 1628

Docteur R. TESSIER

Bureau-Succursale :
1074 Ste-Catherine E. près Delorimier
Bureau-Résidence :
845 rue Delorimier, près Rachel.
Spécialités : Maladies de la Peau et Voies Urinaires. *Traitement spécial anti-alcoolique* aux bureaux et à domicile. *Tél. ST. LOUIS 5873*

PRUDENTIAL COAL COMPANY

AVIS est donné au public que, en vertu de la loi des compagnies de Québec, il a été accordé par le lieutenant-gouverneur de la province de Québec, des lettres patentes, en date du vingt-huit mars 1914, constituant en corporation MM. Laurence Barrett, de la cité de Montréal, Arthur Leclaire, de Sorel; Auguste Dorais, marchand de charbon, John Munn, rentier, et Arthur Beaulac, commis, de la cité de Montréal, dans les buts suivants:—

Faire affaires comme marchands de charbon en gros et en détail, et toutes affaires se rattachant à ce commerce, et comme marchands et commerçants de charbon, coke, bois, foin, grains, sable, bois de construction, chevaux, voitures, et faire toutes affaires et transactions se rapportant à tels objets de commerce;

Faire affaires comme charretiers, entreposeurs, camionneurs, expéditeurs, arrimeurs;

Faire tous contrats et tous arrangements relatifs à des contrats de chargement, de déchargement et de charroyage;

Acquérir et posséder, prendre à bail, louer, vendre ou céder, ou autrement acquérir, transporter des terrains, des quais, des voies d'évitement, bateaux, vaisseaux ou autres moyens de transport quelconque, ou autres biens mobiliers ou immobiliers pouvant servir aux entreprises de chargement ou déchargement ou de transport et charroyage;

Acquérir et céder les agences relatives aux commerces susdits;

Acquérir l'actif de toutes autres compagnies, ou personnes faisant des affaires semblables, et payer en actions acquittées de la compagnie, toutes dettes résultant de telle acquisition ou de l'acquisition de tous objets ou effets, ou biens mobiliers ou immobiliers que la compagnie pourrait acquérir dans le cours de ses affaires.

Faire tout arrangement pour partage des profits, union d'intérêt, co-opération avec toute personne, société ou compagnie engagée dans des affaires semblables, sous le nom de "Prudential Coal Company", avec un capital de vingt mille piastres ($20,000.00), divisé en deux cents (200) actions de cent piastres ($100.00) chacune.

La principale place d'affaire de la corporation, sera dans la cité de Montréal.

Daté du bureau du secrétaire de la province, ce vingt-troisième jour de mars 1914.

C. J. SIMARD,
Sous-secrétaire de la province.
DORAIS & DORAIS,
Procureurs des requérants.

Dr Arthur Beauchamp

CHIRURGIEN-DENTISTE

165 Rue St-Denis 4 Portes de l'Université

Tél. Bell Est 3549

DENTISTES

J. G. A. GENDREAU
CONRAD GENDREAU

sont maintenant installés au

No 535 RUE SAINT-DENIS
(Vis-à-vis le carré St-Louis)

TEL. EST 2916.

Dr H. Lanthier

DENTISTE

635 St-Denis Angle Duluth

Tél. Est 1381

Tel. Bell, Est 5223

Dr P. A. FORTIER

CHIRURGIEN-DENTISTE

661 ST-DENIS, coin Roy

HEURES : 9 A 5



Nos dents sont très belles, naturelles, garanties.

L'INSTITUT DENTAIRE FRANCO - AMERICAIN,
(Incorporée)
162 Rue Saint-Denis,
MONTREAL.

Dr L. NOLIN TRUDEAU

CHIRURGIEN-DENTISTE

Tél. Bell Est 3616 389 RUE ST-DENIS

De 9 h. à 5 h. tous les jours, et les mardis, mercredis et vendredis, de 7 h. à 9 h. du soir.

AVOCAT

A. O. RONDEAU

AVOCAT

25 rue ST-JACQUES, Main 3504

Bureau du soir : 1295, rue St-Denis

NOTAIRES

Léandre Bélanger, ex-président de la Chambre des Notaires pour la Province de Québec.
Adrien Bélanger, L. L. L.

Bélanger & Bélanger,

NOTAIRES & COMPTABLES

No 30, RUE ST-JACQUES.
Edifice "Trust & Loan"

Argent à Prêter. MONTREAL.
Tel. Bell Main 1889

T. B. M, 2785 368 de l'EPEE, Outremont St-Louis 3585

Lucien Giroux

NOTAIRE

Argent à Prêter—Règlement de Succession

EDIFICE ST-CHARLES, 43 rue ST-GABRIEL
MONTREAL

A. E. Grandbois, L. L. B.

NOTAIRE

62 rue ST-JACQUES, MONTREAL
TEL. BELL MAIN 7675
Résidence : 1504 rue St-Denis. Tél. St-Louis 4755

ARCHITECTES

Audet & Charbonneau

ARCHITECTES

Edifices Religieux et Civils

364 Dorchester Ouest
Tél. Up Town 6134
MONTREAL et SHERBROOKE, P.Q.

Ce journal est imprimé au No. 43 rue Saint-Vincent, à Montréal, par "La Publicité" (à responsabilité Limitée). Henri Bourassa, directeur-gérant.

OPINIONS

(Suite de la 4e page)

nous manquent, ou peuvent nous manquer. Nous en avons une quantité. On en trouve chez les romanciers anglais-canadiens, chez des Américains, chez des Français, et parmi ceux-là nous pourrions citer des noms tels que Parker, Kirby, Lespérance, McLellan chez les premiers; Cooper, Catherwood, Mott, White et autres chez les seconds; Jules Ferry, Emile Chevalier, de Tinseau, Bazin, d'autres encore chez les Français. Chez les nôtres nous choisissons parmi de Gaspé, de Boucherville, Gédin-Lajoie, Chauveau, Choquette, Bourassa, Taché, pour ne nommer que ceux-là, toute une pléiade enfin de bons et vrais littérateurs du terroir.

LES ROMANCIERS AMERICAINS ET ANGLO-CANADIENS.

Prenons tout d'abord les auteurs americains, en particulier les romanciers. J'en parlerai surtout pour montrer le parti qu'on peut tirer de leur lecture. Plusieurs d'entre eux sont véritablement "Nouveau-Monde", et nous gagnerons toujours à leur école, quand nous voudrons peindre l'Amérique ou, du moins, le Canada. De ceux-là Cooper est le plus fécond et le plus lu peut-être. Il restera encore quelque temps comme le guide préféré pour le romancier inexpérimenté qui voudra mettre en scène le "settler", le pionnier, les sauvages, les aventuriers, et ses qualités ne sont pas toutes à dédaigner. Mais il faudrait le refaire. Cooper lui-même imite trop Walter Scott, et comme il n'a pas le mérite du grand romancier écossais, il ennuie quelquefois ou tourne au puéril. Toutefois ses situations sont canadiennes ou américaines, ses types sont canadiens ou américains, et c'est ce qui importe pour nous. Ses sauvages ne sont pas des fantoches comme on en a tant dessinés dans nos romans, mais de véritables enfants des bois avec toutes leurs qualités et tous leurs défauts, et quand il n'aurait que cette qualité, elle ne serait pas encore à dédaigner.

Et puis, il y a de meilleurs romanciers américains ou canadiens que Cooper. Gilbert Parker lui est supérieur à tous les points de vue, et l'auteur de "The Silent Places", l'Américain White, a peut-être fait un chef-d'oeuvre... S'il y a en effet, de par le monde, un roman "canadien" donnant toutes les caractéristiques du Canada du Nord, c'est bien celui-là, et il est regrettable que nous n'ayons pas d'ouvrage à lui opposer. Si nous en avions nous pourrions avec beaucoup plus d'orgueil parler de notre littérature, en démontrer les caractéristiques et l'originalité. Mais ce que tout écrivain étranger a fait pour le nord du pays, ne pourrions-nous pas le faire pour le Canada français en particulier ? Ne pourrions-nous pas faire comme Parker, et mettre notre histoire à contribution? comme Kirby, et rendre célèbre une légende de chez nous? comme Orcutt et — mieux que lui, car cet auteur est un secrétaire — camper un Cavelier de la Salle sur un socle de gloire ? comme Catherwood, et tirer de l'oubli les belles figures de Tonty, de Saint-Castin et de tant d'autres ? Qu'est-ce donc qui nous en empêche? qui pourrait nous en empêcher? Rien, personne.

NOS ECRIVAINS DU TERROIR

Et la preuve, c'est que quelques-uns de nos romanciers ont déja fait aussi bien que la plupart de ces romanciers anglais ou américains. Chez ceux-là — nos meilleurs, évidemment — nous trouvons des descriptions, des scènes de moeurs ou d'intérieur, des tableaux de genre, qui sont superbes et qui sont du pays. Par exemple, dans le roman de Boucherville "Une de perdue, deux de trouvées" nous voyons des scènes qui ne pouvaient se passer qu'au Canada et à la Louisiane du temps, une atmosphère qui n'est pas celle d'Europe, et une forme presque originale, — je devrais dire, réellement originale

A celui-là ajoutons "Jean Rivard" de Gérin-Lajoie, "Claude Paysan", es "Ribaud" de M. Choquette, "Charles Guérin" de M. Chauveau, "Jacques et Marie" de M. Bourassa, es ouvrages de Laure Conan, les es nouvelles de MM. Taché, Clapin, le Madeleine aussi, ainsi que les romans de MM. Girard et Bernier.

Véritablement, il y a quelque chose de canadien, une saveur du terroir dans la plupart de ces ouvrages. Il est certain que ce quelque chose, que le cachet, chaque auteur ne l'a pas au même degré, et très peu l'ont à un degré éminent. Mais on trouve tout de même en chacun, des pages qui contiennent beaucoup des qualités qu'on demande aux ouvrages canadiens, et ils en ont la matière première, diraise encore une fois, la donnée et l'élan. Par contre, les romans de Joseph Marmette rappellent un peu trop la manière de Cooper, de Gustave Aimard, et si ses sujets sont volontiers canadiens, ses personnages le sont plutôt rarement ou ne le sont que de noms. Mais il a voulu faire quelque chose qui fut bien de son pays, et pour cela il ne mérite pas l'oubli ingrat dans lequel il est tombé. Il est de ces auteurs dont un petit Molière ferait son profit, et quand ce ne serait que pour cela, il faudrait encore le relire.

DEUX CONTEMPORAINS

A l'exception des deux plus récents de nos romanciers, je ne dirai plus rien des auteurs déjà nommés. Ils méritent plus qu'une mention pure et simple, et chacun devrait avoir son chapitre, sinon son volume. Ils ont laissé des ouvrages qui n'auront pas, Que le sais bien, la vogue et la célévarité de ceux d'un Tolstoi, d'un Thomas Hardy ou d'un Bazin, mais ils tous seront toujours chers à nous, d'anadiens-Français, et ce seront, c'est-ce pas? les premiers en date de nos "immortels". Nous n'oublierons pas que ce ce sont eux qui nous ont préparé la voie, l'ont parsemé de matériaux, l'ont commencé... Qui fait si, grâce à eux, demain, dans un n, dans dix ans, qu'importe la duurée! des littérateurs du pays, suivant uiette voie dont je parlais tout à heure, ne trouveront pas et ne feront pas monter du sol les chef-d'oeuvre que nous manquent aujourd'hui ?...

Dans une population française — que ce soit en Europe ou en Amérique — il y a toujours un grand talent, un beau génie parfois, prêt à jaillir, en pleine éclosion, et quand le monde en a besoin d'un, il est toujours à peu près sûr de le trouver ici ou là... Or, viennent les circonstances favorables, l'étincelle divine, la sanction de Dieu, et nous aurons, nous aussi, notre Molière, notre Goethe notre Bazin, le Révélateur, en un mot, de l'âme nationale.

Et pour amener cet âge d'or, nous avons vraiment des littérateurs qui font de louables efforts. Il y en a deux ou trois qui, réagissant contre le cosmopolitisme littéraire, font — ou du moins tâche de faire—oeuvre nationale. Nommons par exemple, M. Rodolphe Girard. M. Girard est un de ceux qui veulent faire "canadien" autant que possible et qui y réussissent quelquefois. Il aime le vieux conte, le hitoire un peu grosses de nos "habitants", et sait leur donner une forme agréable et plaisante qui les fost accepter avec faveur. Mais il faut le féliciter surtout de sos souci évident de garder son caractère canadien, d'en imprégner ses ouvrages et de le faire vivre. Nous croyons — et quant à moi j'en suis persuadé — être dans le vrai en le priant de continuer sa tâche. Il a pris la bonne voie, et ses deux derniers ouvrages. "Rédemption" et "Contes de Chez Nous" nous font certainement honneur.

Les romans de M. Hectar Bernier, "Au large de l'écueil" et "Ce que disait la flamme", sont des ouvrages quiméritent aussi plus qu'une mention. Sans vouloir en faire des oeuvres de grands allure et de forme parfaite, il est permis d'y voir une professe, comme on y trouve d'ailleurs, un très noble et très vrai souci d'art. Il me paraît juste de dire, après les avoir lus, qu'on s'est trop hâté, en certain milieu, de leur nier toutes qualités. L'auteur a tout le talent que peut avoir un jeune homme qui débute et il faut être bien injuste ou bien mal disposé pour refuser de le voir ou de le diviner. On y trouve un bon esprit qui se cherche, se trouve petit à petit, et qui finira par s'épanouir pleinement — s'il ne se décourage pas trop vite, hélas !

LA POESIE

En poésie, nous avons été canadiens d'abord, français ensuite. Remarquez la différence de 'inspiration, des sujets et du style entre Crémazie, Fréchette, les poètes d'hier, avec ceux d'aupourd'hui: Nellidan, Lozeau, Charbonneau, Ferland, Gill, Demers, Morin, Jules Tremblay, Guy de la Haye, d'autres encore... On peut dire que les premiers voulaient avant tout être Canadiens, tandis que les derniers le sont en second lieu. Crémazie est peut-être le plus Canadien de nos poètes, avec Chapman... Après vient Fréchette, déjà teinté d' "hugolsme" cependant, et sacrifiant de plus en plus à l'école française. Puis le mouvement vers la "gallicanisme" littéraire s'accuse encore avec Pamphile Lemay, s'accélère avec Nérée Beauchemin, la pléiade du Château Ramezay, et enfin se fait tout à fait français avec Lozeau, Demers, de la Haye, Charbonneau, Morin, tous ceux de la nouvelle école. On pourrait à la rigueur en excepter quelques-uns, Englebert Gallèze et Doucet, par exemple, le premier surtout, car celui-là veut faire canadien, et y réussit joliment quelquefois — dans la chanson nottamment et le style badin. M. Rémi remblay aussi était Canadien dans ses ouvrages "Coups d'aile et coups de bec", "Boutades et Rêveries", mais dans un autre genre.

Toutefois, j'ai remarqué que, dans son dernier livre, "Vers l'Idéal", il sacrifiait beaucoup au "modernisme" —littéraire bien entendu—et que, s'il avait toujours ses qualités savoureuses de satiriste et d'humoriste, il se mettait un peu à l'école de nos jeunes disciples de Verlaine et de Madame de Noailles...

Eh bien, je dirais que nos poètes ont tort de nous abandonner ainsi, si j'étais sûr qu'ils sont capables de faire autrement... La poésie est un peu comme la musique, en effet. Elle est d'ordre divin et se ressemble un peu partout. La langue seule dont on se sert pour l'exprimer la différencie d'un pays à l'autre. Mais nous est-il donc impossible tout de même, et dans les circonstances où nous nous trouvons, de faire de la poésie distinctement canadienne? Evidemment non. On le peut si, comme Crémazie, Fréchette et autres, l'on puise surtout dans l'histoire du pays, dans l'âme de ses habitants, dans le terroir enfin. Les poètes que j'ai nommés ont fait très bien en s'y tenant, et c'est peut-être là leur plus grand titre de gloire. Mais il faudrait faire encore plus grand et plus beau. Il nous a manqué, et il nous manque encore un poète pour chanter l'âme canadienne, la chanter comme elle le devrait être, la chanter comme Mistral a chanté la Provence, de telle sorte enfin, que le monde soudain conquis, étonné, lui accordât le droit à la vie, au génie, à l'immortalité... Un tel poète nous viendra-t-il un jour? Si nous étions pessimistes, il nous serait difficile de répondre oui à cette question, mais nous ne le sommes pas, nous ne pouvons l'être puisque l'avenir—tout le monde le dit—est à nous... Nous croyons, n'est-ce pas, que dans un temps plus ou moins éloigné, et cela en dépit de toutes les circonstances adverses, un homme viendra qui, ramassant nos oeuvres, nos travaux, nos essais, en fera un bouquet, une étoile — l'étoile de la littérature canadienne — et qu'il l'ira placer à côté des constellations européennes. Ce n'est qu'une question d'années, d'étude, de travail, d'élan!

NOS HISTORIENS.

Je n'ai pas parlé jusqu'ici de nos historiens, et pour cause. Il serait à désespérer de notre littérature si ceux-là n'étaient pas, avant tout, des Canadiens. Garneau, Ferland, Faillon, Casgrain, Decelles, Turcotte, Suite, Royal, Bédard, d'autres encore, voilà des nôtres! Ne reprochons pas à l'un d'eux un moment de colère et d'impatience. Nos écrivains de tous genres sont ainsi traités en ce pays, qu'il est parfois difficile de ne pas casser sa plume de rage et d'en envoyer les fragments au beau milieu de la foule. Eh bien! je le répète, voilà des nôtres. Ils le sont largement, pieusement, magnifiquement parfois, et c'est dans leurs ouvrages que nous devrions puiser l'inspiration qui nous manque, les caractéristiques de l'âme canadienne, le suc du terroir.

C. E. PROULX.

Ottawa.

MEMOIRES

NOTRE NOUVEL HOTEL

Nous publiions dimanche passé une page d'Arthur Buies (Réminiscences), où il parlait de notre nouvel immeuble de la rue Saint-Vincent, qui fut autrefois l'hôtel Richelieu. Des lecteurs ont bien voulu nous dire que ces petits mémoires actualisés les avaient intéressés. Ils ne liront pas sans plaisir, croyons-nous, une petite suite à ces souvenirs.

Pareillement à nos devanciers, nous arrivions, nous, phalange fortement unie, non seulement par la solidarité de principes communs et nettement définis, mais encore par les liens d'une amitié étroite que le temps n'a fait que resserrer davantage.

Nous étions des compagnons d'étude, de plaisirs... de tout ce que vous voudrez. Mais c'est qu'on étudiait, dans ce temps-là, et dans de gros livres, des livres plus gros encore que ceux qui contiennent les décisions du Conseil Souverain! Avec cette différence que les nôtres coûtaient beaucoup moins cher et qu'ils étaient beaucoup plus lus; ce qui ne nous rendait pas plus prétentieux pour tout cela.

Aussi, tout en étant jeunes, et même très jeunes à nos heures, étions-nous aussi des hommes aimant le travail fécond, comprenant toutes les responsabilités de l'avenir et nous y préparant par la culture mutuelle, sans jamais tomber dans l'admiration mutuelle, maladie infectieuse attaquant de préférence les inférieurs et les incapables qui ont besoin de s'exalter entre eux, qui s'en font accroire avec un sérieux désopilant et qui s'imaginent en faire accroire autant au public.

C'est pour cela que nous avions fondé un cénacle, mais un cénacle qui avait des réunions vraies, et non pas des simulacres, des prétextes de réunions. comme cela est arrivé dans tous les essais postérieurs dont j'ai eu connaissance.

* * *

On avait beau jeu faire des articles à cette époque. On n'était pas submergé par le flot toujours, toujours grossissant des dépêches qui arrivent de toutes les parties du monde. On n'avait pas devant soi des montagnes de journaux avec leurs bataillons serrés de colonnes, et qui déferlent, comme d'énormes rats de marée, à chaque courrier nouveau; on n'avait pas non plus le fléau des reporters, ces frelons de la presse, ces remplisseurs enragés qui jouent dans le journalisme le rôle de la bourre dans les canons. On pouvait s'asseoir tranquillement pour écrire son article, sans être menacé d'une averse d'incidents imprévus et de complications pouvant s'abattre à toute minute dans le cabinet sacré du rédacteur. Celui-ci, à son fauteuil éditorial, était inviolable comme un bonze dans son sanctuaire. Heureuse enfance du journalisme, où l'on prenait si naïvement des joujoux pour des réalités! Tous ceux qui s'en mêlaient étaient des croyants. Ils croyaient que le monde irait toujours de mieux en mieux, que de la lutte se dégagerait de plus en plus nette l'idée de vérité, de progrès rationnel, et jamais ils n'auraient rêvé qu'elle aboutirait un jour à la simple formule : " Ote-toi de là que je m'y mette, et si tu ne t'ôtes pas, je vais t'ôter," pas plus qu'ils auraient rêvé qu'à la fin du dix-neuvième siècle on pût proclamer audacieusement que "la force prime le droit."

On ne faisait jamais son article à la dernière heure, comme aujourd'hui, de peur qu'il ne survienne quelque chose. Et comme on en était fier quand on avait touché juste! Comme on en parlait! On avait encore pour cela vingt-quatre heures devant soi, et comme l'article avait déjà été lu avant de paraître! Je me rappelle, quand le premier message fut échangé par le premier câble transatlantique, entre la reine Victoria et le président Grant, les figures de nos bons Montréalais, de ces mêmes hommes qui, aujourd'hui, poseraient sans hésiter un câble entre leur ville et l'étoile polaire; la bonne moitié d'entre eux croyaient à une mystification. Ils avaient conservé un reste de jeunesse et de candeur et étaient encore capables de s'étonner! Je ne dirai pas que c'était là "le bon temps" plutôt que tout autre; je ne suis pas encore à l'âge où l'on commet ces amusants anachronismes; du reste, le "bon temps" est toujours celui qui se trouvait trente ans avant celui où l'on est, et le bon temps sera le nôtre pour ceux qui vivront dans trente, quarante et cinquante ans d'ici. Mais on est toujours mécontent de l'époque où l'on vit, comme on lui trouve tous les défauts et tous les vices qui, évidemment, ne pouvaient exister avant elle. il est consolant de se retourner en arrière, là où l'on ne regarde plus qu'à travers ce prisme trompeur qui s'appelle l'histoire.

LA REVUE HEBDOMADAIRE

PARTIE LITTERAIRE.

Gabriel Hanotaux, de l'Académie française: En vue des élections; conférences de "La Revue Hebdomadaire", le Centenaire de 1814.

Comte d'Haussonville, de l'Académie française: XVIII. La Rentrée de Mme de Staël en France.

André Beaunier: La Révolte (X) (fin).

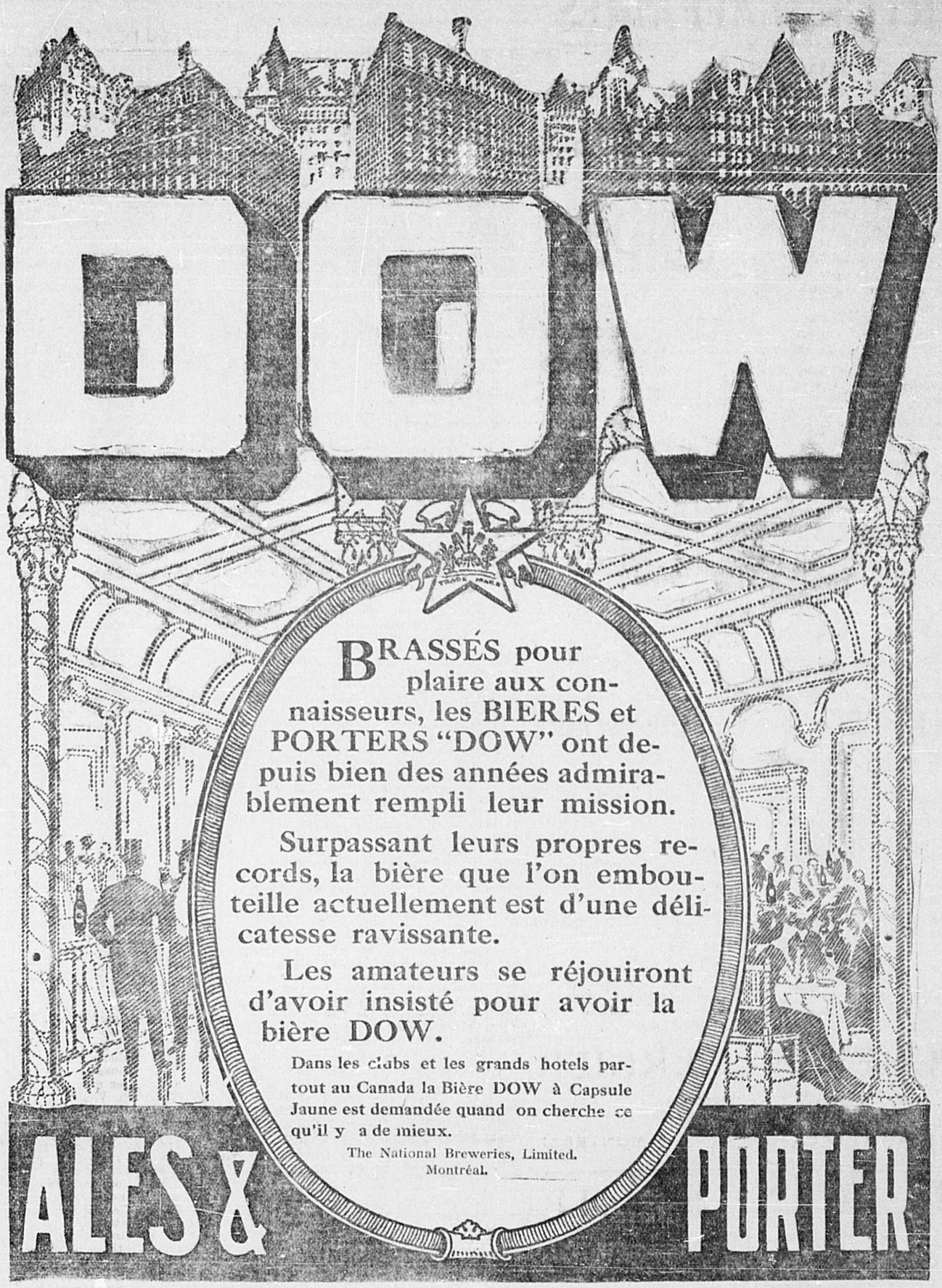
Ludovic Fortolis: Un Anglais membre de la Convention nationale.

Chirvanzadé: Quinze ans après. (Traduit de l'arménien par E. Altiar).

Jean Chantavoine: Chronique musicale.

Memento bibliographique. — L'Actualité: revue des revues françaises. — Revue économique et financière. — La Vie mondaine. — La Vie familiale: au Foyer. — Courrier théâtral. — Chroniques agricole et sportive.

Représentant à Montréal: M. Léon Lorrain, au "Nationaliste".



DOCUMENTS

LES CANADIENS-FRANÇAIS DANS LA CONFEDERATION

L'Orateur de l'Assemblée législative du Nouveau-Brunswick a, comme chacun sait, décidé que M. Dugal, député acadien, n'avait pas le droit de prendre la parole en français.

L'incident a été très diversement commenté. Qu'il nous soit permis d'observer tout uniment que l'Orateur de l'Assemblée législative du Nouveau-Brunswick est tout à fait dépourvu de l'instinct de conservation. Cette province, dont le développement n'a pas été parallèle à celui des autres provinces, perdra deux représentants à la Chambre des Communes, quand s'opèrera le remaniement de la carte électorale. Elle en perdrait le double, n'était l'élément acadien. Lors du recensement de 1901, en effet, les Acadiens étaient dans le Nouveau-Brunswick au nombre de 79,979; en 1911, les recenseurs en comptèrent 98,611. C'est donc à eux, et à eux seuls, que la race dont est l'Orateur de la Chambre, devra de conserver une représentation fédérale assez importante et influente.

Voilà un fait qui devrait confondre l'inintelligent Orateur — s'il était susceptible d'être confondu. D'ailleurs, tous ceux qui persécutent notre race, où que ce soit, devraient plutôt s'efforcer de réaliser une entente cordiale, car ils devront tôt ou tard compter avec elle pour faire contre-poids aux influences très mélangées qu'exercent déjà des nouveau-venus inassimilables du moins pour le présent, et qui ignorent les traditions et l'histoire du Canada anglais aussi bien que de la Nouvelle-France qu'il fut d'abord.

Nous sommes, en effet, un grand nombre, et nous sommes une réserve très sûre de loyauté et de patriotisme pour les mauvais jours qui pourront venir.

Nous sommes un grand nombre et nous nous multiplions. Voici un document qui ne manque d'intérêt pour personne. Plusieurs sans doute voudront le conserver. C'est le chiffre de la population d'origine française dans chaque province de la Confédération, au moment des deux derniers recensements décennaux: en 1901 et en 1911:

Provinces	Recensement de 1901	Recensement de 1911
Nouvelle-Ecosse	45,161	51,746
Nouveau-Brunswick	79,979	98,611
Québec	1,322,115	1,665,339
Ontario	158,671	202,442
Manitoba	16,021	30,944
Saskatchewan	7,040(1)	23,251(2)
Alberta		19,825(3)
Colombie-Anglaise	4,600	8,907
Territoires du Nord-Ouest	1,918	226(4)
Ile du Prince-Edouard	13,866	13,117

CHARLES DUFRESNE.

(1) Ces deux provinces n'étaient pas encore organisées en 1901.
(2) On en estime maintenant le nombre à environ 35,000
(3) On en évalue actuellement le chiffre à à peu près 30,000.
(4) La diminution se justifie par l'érection, à même les territoires, des provinces de l'Alberta et de la Saskatchewan.

Programmes, Revues, Brochures, Factums, Têtes de comptes, Têtes de lettres, Cartes d'affaires ou de visite, Lettres de faire part, Circulaires :: :: ::

Et tous autres TRAVAUX D'IMPRESSION sont exécutés à notre

ATELIER D'IMPRIMERIE

Avec le plus grand soin, célérité et aux prix les plus modérés

DONNEZ-NOUS UNE COMMANDE D'ESSAI ET VOUS SEREZ CONVAINCUS :: :: ::

LE DEVOIR

43 Rue Saint-Vincent

PAR OU COMMERECN

On prête à M. Perley, retour de son voyage politique dans les Cantons de l'Est, un enthousiasme tel pour la marine qu'il voudrait le communiquer à toute la province de Québec, l'an prochain.

M. Perly est un malin, mais nos gens aussi le sont pas mal et peut-être a-t-il pris pour une adhésion ce qui n'est qu'une moquerie.

En tout cas, le chef de M. Coderre ferait mieux de commencer son apostolat dans la capitale même où l'organe de son gouvernement se montre de moins en moins chaud pour tout ce qui touche à la marine.

BAPTISTE

POUR INFORMATION

Parlant des accusations portées contre le gouvernement du Nouveau-Brunswick, le "Soleil" disait lundi: "il y a deux ans, moins de deux ans même que les conservateurs du Nouveau-Brunswick réussissaient à s'emparer de la législature provinciale...."

Or, tout le monde un peu au fait de la politique, sait que l'avènement des conservateurs au pouvoir à la législature du Nouveau-Brunswick date de six ans au moins.

Le "Soleil" est toujours bien renseigné!

LORGNON

A. FOREST
Agent
RIVARD
Grand Cidre Mousseux
TELEPHONE ST-LOUIS 1182

A MONTRÉAL, DANS LES BANLIEUES ET LA PROVINCE.

DERNIÈRES NOUVELLES DU SAMEDI

DE NOS REPORTERS, DE NOS CORRESPONDANTS ET DES AGENCES

AU CANADA ET A L'ÉTRANGER
FILS SPÉCIAUX : Ottawa et Québec

POURQUOI CETTE RECULADE ?

Monsieur X. E. Narbonne,
rédacteur sportif,
au "Nationaliste".

Cher Monsieur,

Vous me pardonnerez de venir vous demander de me donner l'hospitalité de vos colonnes pour mettre à jour et donner des explications sur l'affaire Paradis-Bénard.

Ne trouvez-vous pas, M. le rédacteur, que la conduite de M. Maupas, gérant de Paradis, laisse à penser qu'il craint de faire rencontrer son homme avec le vaillant petit lutteur du Cercle Paroissial ? Tout me porte à croire que M. Maupas aime mieux faire du potin dans les journaux plutôt que de mettre son protégé sur un matelas contre un homme qui a déjà fait ses preuves. En effet, M. Bénard n'est pas le premier venu, il n'est pas un homme qui nous arrive d'outre-mer avec le titre de champion de telle ou telle catégorie sans que nous n'ayons jamais entendu parler de lui. Pas du tout, Bénard est un lutteur que le public voit à l'oeuvre depuis longtemps et ses victoires sont là pour démontrer qu'il n'est pas un athlète de troisième ordre et je ne crois pas que M. Maupas ait le droit de refuser d'accorder un match à M. Bénard. Pourquoi cette reculade, alors que les amis de Bénard ont amplement prouvé qu'ils étaient sérieux. N'ont-ils pas déposé entre les mains de M. Laberge la somme de $50 comme garantie de leur bonne foi ?

M. Maupas ne fait pas preuve d'un homme sérieux et encore moins d'un homme d'affaires en matières sportives lorsqu'il dit qu'il acceptera de faire lutter Paradis avec Bénard mais cela dans un match privé seulement, et il se tourne au ridicule lorsqu'il suggère de faire lutter ces deux hommes sans arbitre jusqu'à ce que l'un des deux adversaires s'avoue vaincu. Allons donc, M. Maupas, quand avez-vous vu une pareille rencontre ? Vous imaginez-vous, M. le rédacteur, une lutte privée sans arbitre ? Que pourrait-il se produire, qui pourrait faire observer les règles de la lutte? Mais non, M. Maupas n'est pas sérieux, il veut tout simplement sauver son homme d'une défaite.

M. Maupas craint peut-être que son homme soit victime du même tour qui lui fut joué (à lui, M. Maupas) l'automne dernier, lors de sa tournée avec Paradis et Duchesne, alors qu'il offrait un dollar par minute à tout homme qui lui résisterait durant quinze minutes et cela à Saint-Hyacinthe. M. Maupas se rappelle, n'est-ce pas, que Geoffrion un homme de la même école que Bénard, accepta l'offre et qu'il se montra son supérieur à la grande satisfaction des amateurs présents.

Allons, M. Maupas, acceptez le défi de Bénard et faites rencontrer les deux hommes en public, et alors nous pourrons juger de la valeur réelle des deux adversaires. Si M. Paradis gagne je serai le premier à lui serrer la main et l'en féliciter, mais d'ici là je crois Bénard l'égal sinon le supérieur du lutteur de Manchester.

Vous remerciant, M. le rédacteur,

Je me souscris,

Votre tout dévoué,
J.-Alex. THERIEN.

ESCULAPE MECONNU

C'EST UN POLONAIS QUI VOULAIT EXPERIMENTER SUR UN POMPIER — NATURELLEMENT ON LE PERSECUTE.

Montréal, vraiment, n'aime pas les novateurs. Un Palonais, Martin Poneshal, à votre service, est notre dernière victime. Emule de Carel, sinon disciple, il se présente vendredi soir au poste des pompiers de Verdun et, en homme sûr de son opération, il se précipite vers un chauffeur, un luisant couteau à la main — un bistouri ressemblant à un vulgaire couteau de poche — et va d'une main habile ouvrir les entrailles de notre contemporain. Hormisdas Canuel, c'est le nom du chauffeur, peu soucieux de servir à une expérience, fait vite un pas en arrière pendant que le chef de police Roy se précipite, désarme le chirurgien et le fourre vivement au bloc.

Samedi, Poneshal est amené devant le magistrat et tente en un langage impossible — ces érudits ! — de s'expliquer. Le tribunal, qui ne peut rien comprendre, envoie tout simplement le Polonais en prison où il subira un examen sérieux des bosses craniennes.

En voilà encore un qui, après Sarah, nous traitera de sauvages !

UNIFORMES UNIFORMES

Ottawa, 18. — Cette année les troupes canadiennes iront au camp toutes de kaki habillées. Cela marque la fin de l'ancien régime où la petite guerre montrait aux populations ébahies des campagnes des uniformes multicolores. Désormais les uniformes seront, comme on dit, [illegible]

MEURTRE A OTTAWA

Ottawa, 18. — Mme Placide Massie, de Hull, a tué sa fille âgée de 19 ans, ainée d'une famille de sept enfants, avec une hache, cet après-midi. Il y a quelque temps que la conduite de Mme Massie inspirait des craintes sur son état mental et on croit qu'elle a commis son acte dans un accès de folie.

ECHOS DE QUEBEC

Une occasion précieuse.--- Si elle peut durer.--- M. Parent va-t-il parler ? --- Le vieux coq et le vieux Québec.

Québec, 18. — La nouvelle intéressante du moment, c'est la poursuite en dommages intentée par le président de la commission du Parc des champs de batailles contre le *Chronicle*. On ne peut cette fois dire que c'est de la tracasserie contre les journaux. Le *Chronicle* s'est fait une spécialité de tirer sur la commission et très souvent sans raison. Pourquoi ?... En dépit de l'amour passionné de M Watson pour l'intérêt public, il est difficile de croire que ses motifs ne soient pas quelque peu frelatés. C'est tout ce que l'on peut dire pour l'instant, mais souhaitons que l'affaire ne se règle pas à la sourdine, en arrière du rideau, comme la poursuite de la compagnie Dusseault contre ce même *Chronicle*, puisque ces chicanes sont à peu près la seule occasion que le public ait de voir l'envers de la politique qui est beaucoup plus instructif que la surface.

* * *

On attend toujours les révélations promises par M. Parent au cours de sa fameuse entrevue avec un monsieur de la *Presse*. Attendez un peu, disait-il, nous allons rendre le change au major Leonard et accabler le gouvernement actuel d'accusations très graves. A Québec surtout, où l'on connait l'homme, on se faisait fête de lire le réquisitoire de l'ex-président. Et qu'est-ce qu'il y a qu'il ne parle pas ? Qu'a-t-il à ménager quand on l'a si peu ménagé au cours du débat? Ou n'était-ce encore que de la vantardise que ces menaces? Ou enfin, après l'impuissance de l'opposition à entamer sérieusement le rapport Gutelius-Staunton, lui a-t-on enjoint de se taire? M. Parent devrait donner suite à ses menaces ou s'expliquer. S'il en reste là, il risque de passer pour un farceur.

* * *

A propos, la maladresse légendaire de la direction du *Soleil* vient encore d'attirer à son parti une de ces avalanches dont il pourrait bien se passer de ce temps-ci. Le *Soleil* sortait récemment tous ses clichés et ses plus récentes fontes de caractère pour annoncer au public que sir Wilfrid Laurier "venait de défendre son vieux Québec que l'on sacrifie," contre "ceux qui commettent au sujet du Transcontinental la plus honteuse ignominie!" Les badauds et les bêtes du parti eurent une veillée d'enthousiasme et de frénésie: pensez-y, le "vieux coq" défendant son "vieux Québec"! Mais les chefs dont la partisannerie ne détruit pas complètement l'intelligence ni le souvenir, s'amusaient moins de ce qui devait nécessairement arriver,—une bordée de l'*Evénement* sur sir Wilfrid Laurier et son important organe. L'idée aussi de parler du dévouement de sir Wilfrid Laurier pour son vieux Québec auquel il n'a jamais donné qu'un bureau de poste dont ses plus chauds partisans ont honte!

* * *

Et vous pensez bien que l'homme le plus réjoui de cette escarmouche doit être M. L.-P. Pelletier qui nous arrivait juste au moment où l'on venait de mettre son activité de nouveau en relief. Le *Soleil* serait payé pour pousser les intérêts du ministre des postes, qu'il ne ferait pas mieux. Car il est évident que M. Pelletier met au service des appétits tout le dévouement et l'énergie qu'il refuse à la défense des principes et des idées, espérant sans doute que l'abondance des travaux publics servira assez d'intérêts et en créera tellement de nouveaux à ménager plus tard, que l'opinion publique voudra oublier le pleutre pour ne se rappeler que le pourvoyeur. Il ne manque pas de libéraux qui croient que leur organe prépare bien mal la prochaine bataille et ils n'ont probablement pas tort.

* * *

Vous voulez évidemment savoir d'où part l'inspiration qui a séduit le conseil de la Chambre de Commerce à propos du canal de la Baie Georgienne. Tout ce que je puis vous dire c'est que du président du conseil au ministre des Postes le circuit n'est pas long. M. Picard est l'homme de confiance de M. le maire Drouin et M. le maire Drouin est l'homme d'oeuvre de M. L.-P. Pelletier.

Vous avez cependant bien tort de vous alarmer, car même en admettant que le ministre des Postes serait contre le canal aujourd'hui, il peut être pour demain, et il sera sûrement pour—même très chaudement—si l'entreprise se fait—si chaud que tout le monde s'indignera qu'on ait pu le soupçonner d'être contre. Ne croit-on pas rêver aujourd'hui quand on entend dire que M. Pelletier a été "irréductiblement opposé à la contribution Borden autant qu'à la marine Laurier, n'en déplaise à M. Caouët!"

GREGOIRE.

UN JUBILEE EN COUR DE POLICE

UNE FETE INTIME PRESIDEE PAR LE MAGISTRAT LEET. — NOCES D'ARGENT PRESQUE ET DEMIE.

Un société choisie était réunie samedi matin en Cour de Police autour de M. le magistrat Leet pour fêter les noces d'argent et un peu plus de notre concitoyen bien connu M. James O'Gara.

Bien connu! Oui certes, de la police au moins.

Il faut dire que M. O'Gara était pris par surprise ou plutôt il l'avait été quelques heures auparavant pour avoir volé $2 de fer, la propriété d'un M. Miller.

—Combien de fois avez-vous été condamné? demande le juge.

—Quatorze fois, je crois.

N'est-ce pas plutôt 31 fois? demande M. Leet, après avoir parcouru le casier tout noirci du prévenu.

—C'est bien possible; je demande grâce: je suis le seul soutien de ma soeur.

—Elle peut sans doute se passer de vous, car je vois que l'an dernier vous avez été condamné quatre fois ...toujours pour ivresse. Un an cette fois.

Et ainsi O'Gara courba la tête sous la trente-deuxième sentence, ayant doublé de sept le cycle de ses noces d'argent comme pensionnaire de l'Etat.

EXPLOSION DE PEINTURE

Une explosion de canistres de peinture à la bâtisse de la "Dougall Varnish Co.", 305 rue Manufacture, à cinq heures hier soir, a allumé un sérieux incendie dans cet immeuble. Le travail des pompiers a été très difficile et dangereux vu les fréquentes explosions et une fumée nauséabonde.

Après une demi-heure de lutte et faisant usage de cinq jets d'eau, on a pu cependant éteindre les flammes. Les dommages sont évalués à $3,000.

GIFFORD AUX ASSISES

Albany, 18 — Malcolm Gifford, fils d'un riche manufacturier d'Hudson, N. Y., est détenu à la prison d'Albany en attendant qu'il subisse un procès en cour d'assises. Gifford est accusé du meurtre de Frank J. Clatte, un chauffeur, tué d'un coup de revolver dans la nuit du 1er avril 1913, à Watervliet. Jusqu'à ces derniers temps, les recherches de la police avaient été vaines. Ce sont des notes trouvées dans les papiers de Clutte qui ont amené l'arrestation de Gifford.

AFFAIRES DU MEXIQUE

Washington, 18. — Huerta saluera le drapeau américain dimanche ou, sans cela, le président Wilson saisira lundi les deux Chambres de la question et leur demandera de se prononcer sur les mesures à prendre.

La scène qui a marqué la réception de la nouvelle de l'insolence de Huerta a été très mouvementée. Le président avait traversé la Potomac, comme c'est sa coutume tous les samedis, pour aller jouer au golf dans un petit club solitaire, quand on a réussi à déchiffrer les dépêches de O'Shaughnessey. Aussitôt que leur importance a été connue, on a téléphoné au club pour essayer d'atteindre le président, mais, comme il était impossible de le rejoindre pour le moment, le secrétaire Bryan est parti à toute la vitesse de son automobile pour se rendre au terrain du club. Entre temps, cependant, on avait réussi à communiquer avec M. Wilson. Celui-ci, comprenant que sa présence était requise à Washington, se mit en devoir de se rendre à la Maison Blanche. A mi-chemin il rencontrera M. Bryan et c'est en revenant vers Washington que le président prit connaissance de la dépêche.

Une fois chez lui, le président s'enferma dans son cabinet de travail et rédigea lui-même, sur sa machine à écrire, comme c'est sa coutume quand il a à s'occuper de questions graves, la note au président Huerta.

Puis, comme il décida qu'il n'y aurait rien de changé avant lundi, il prit le parti d'aller chercher Mme Wilson à White Sulphur Springs, ainsi qu'il avait été entendu.

UN MOT A M. GABOURY

On nous écrit:—

Les clients de la Compagnie des Tramways que leurs affaires conduisent aux têtes de ligne, peuvent s'apercevoir du fait que, à des endroits peu fréquentés ep garde hautm up peu fréquentés, le garde-moteur et le percepteur, ou l'un des deux, laissent un instant leur voiture pour aller...enfeindre un des règlements de la voirie.

Les employés des "p'tits chars", ce sont des hommes et rien de ce qui est un humain ne leur est étranger.

Il y aurait un moyen bien simple de rendre service à ces employés dévoués et de sauvegarder en même temps les convenances.

Que la Compagnie s'entende avec la ville pour faire établir à chaque terminal un petit édieule "ad hoc".

Mon Dieu! on ne demande pas un palais, mais simplement un petit bout du mur de la vie privée.

Ou, alors, qu'on raccorde directement aux égoûts les voitures et les employés !...

VESPASIEN.

DESSOUS FINANCIERS

Ce qu'on dit à propos du tramway, de la Canadian Robber, de la Standard Oil et de l'Agence Burns

Il y a des gens qui, ne sachant rien, parlent tout le temps ; d'autres qui en savent long mais gardent le silence, et enfin d'autres qui racontent volontiers et fidèlement ce qu'ils ont pu apprendre à travers les branches. Va sans dire qu'en tant que reporter, c'est cette dernière catégorie qui m'intéresse le plus.

J'eus hier la bonne fortune de rencontrer quelqu'un qui, au lieu de dire comme d'autres tout ce qu'il ne sait pas, m'a confié une partie de ce qu'il sait. Et, avec une indiscrétion toute professionnelle, je m'empresse d'en faire part aux lecteurs du *Nationaliste*.

Un monsieur McIntosh, de New-York, assurait l'autre jour à des journalistes montréalais que Montréal possède un service de tramways hors-ligne — sans jeu de mots.

Ce monsieur McIntosh a, affirme-t-on, des intérêts considérables dans la Standard Oil Company, de New-York. Il semble en avoir aussi dans le groupe qui exploite à l'heure actuelle nos tramways. Il se trouvait, en effet, comme par hasard, à Halifax, au moment où le groupe Robert cherchait à y faire des affaires. Du reste, au dire de mon informateur, le Tramway et la Standard Oil auraient des intérêts communs. Lorsque M. Robert et ses amis financiers mirent la main sur la Montreal Tramways, il leur fallut beaucoup d'argent, pour déloger leurs prédécesseurs, et, une fois dans la place, il leur en fallut encore. C'est aux Etats-Unis, où ils firent une émission d'obligations, qu'ils allèrent en chercher. Ces obligations, ajoute mon informateur, ce sont des gens du groupe de la Standard Oil qui s'en portèrent acquéreurs. Et voilà ce qui expliquerait la présence de M. McIntosh à Halifax, au moment psychologique, et sa présence — ce qui serait encore plus difficile à expliquer sans cela — dans le conseil de direction du Tramway.

On sait, d'autre part, que la Canadian Consolidated Rubber représente au Canada le trust américain du caoutchouc. Ce trust est aussi (tout se tient, en finance comme en tout autre chose) lié à la Standard Oil. Or, lorsque M. Lorne McGibbon entreprit sa campagne, qui semble devoir se terminer soudainement, contre le Tramway, on dit que des hommes du groupe de la Standard Oil, lié en quelque sorte avec le Tramway et la Canadian Rubber, auraient demandé à M. McGibbon, président de cette dernière compagnie, de ne pas poursuivre cette campagne. L'ancien propriétaire du *Herald*, propriétaire actuel de..., aurait répondu, toujours d'après mon informateur, qu'il était bien prêt à continuer ses relations particulières avec ces messieurs, en tout ce qui concernait leurs intérêts communs dans le trust du caoutchouc, mais qu'il n'entendait pas qu'on se mêlât de ses affaires quand il s'agit de politique canadienne, de tramways ou d'autres combinaisons.

C'est, pour le moment, tout ce que j'ai pu tirer de cet homme utile. Il prétend être très bien informé, et j'ai de bonnes raisons de le croire.

LE REPORTER.

L'ELECTION SERAIT ANNULEE

LE RECOMPTAGE EST A PEINE TERMINE PAR UN DESISTEMENT DE M. BEAUDRY QUE L'ON PARLE D'ATTAQUER LA VALIDITE DES VOTES DONNES POUR LES COMMISSAIRES.

Coup de théâtre : M. Beaudry, ou plutôt M. Limoges, se désiste de sa demande de recomptage du scrutin, on croit tout terminé, mais voila que les cendres se rallument et de la fumée qui s'en échappe sort la rumeur que l'élection des commissaires va être attaquée comme étant nulle, irrégulière et illégale. On dirait que les nouveaux commissaires, par la procédure de recomptage, seraient empêchés de siéger avant un mois; il s'agit de bien autre chose maintenant, car, en effet, si la nouvelle tactique réussit, il ne siègeront jamais. A moins que... mais n'anticipons pas.

Le travail de recomptage s'est brusquement terminé à 10 heures samedi matin, alors que tout le monde croyait qu'il durerait au moins cinq semaines. Dès l'ouverture de la séance Me Pelissier, avocat de M. Limoges ou de M. Beaudry, déclare se désister de sa demande de recomptage, disant qu'après l'examen des 27 boites fait la veille, il en était venu à la conclusion que le scrutin s'était effectué de façon légale et qu'il n'y avait plus qu'à s'incliner devant la décision de l'électorat.

Me David, représentant de M. le commissaire Hébert, dit qu'il est satisfait lui aussi, après les constatations faites dans les boites ouvertes, de la manière dont le scrutin a été dirigé, que tout s'est passé de façon régulière.

Me McEwen, représentant de M. le commissaire McDonald, félicite M. Beaudry de s'être désisté et il en demande acte.

M. le juge Davidson déclare alors accepter le désistement et lève la séance pour aller signer à son bureau un avis qu'un instant après on porte au secrétaire municipal, M. David, l'informant que le recomptage est terminé.

Les élus sont donc MM. Côté, Hébert, Ainey et McDonald; ils seront assermentés dès lundi.

Des soupirs de soulagement sont à peine poussés devant cette heureuse conclusion d'une affaire qui menaçait de trainer, quand tout à coup se fait entendre, en sourdine, le bruit d'annulation entière de l'élection,que nous signalions au début de ce rapport.

Voici ce qu'on aurait trouvé. La loi, parait-il, dit que nul ne peut voter pour plus d'un candidat; or, comme les électeurs durent faire quatre croix pour élire un bureau des commissaires, chacun des bulletins ainsi marqué plus d'une fois serait nul, et, pourtant, l'élection serait à recommencer après avoir modifié la loi pour rendre possible l'élection, régulièrement cette fois.

Evidemment, il n'est pas sûr que les tribunaux consentiront à une nouvelle élection, tout simplement pour s'en tenir à la lettre de la loi qui, dans ce cas, serait contraire à son esprit. N'empêche qu'il y a là une nouvelle mine à exploiter, et, pour peu que quelqu'un y trouve son profit, en retardant l'entrée en fonction du nouveau bureau, on est certain que les procédures pleuvront.

LES FANAUX DE M. LE MAIRE

Quand M. Martin était simple échevin, il aimait les arbres et au conseil il les défendait de toutes ses forces. Maintenant il aime mieux les poteaux de fer surmontés d'une lampe avec les armes de la ville sur le globe. Il est devenu maire. On ne peut rester maire ce qu'on était échevin, et M. Martin a abdiqué son amour des arbres de sorte qu'hier il n'a pas fait la moindre objection quand les bûcherons ont entamé deux arbres magnifiques qui se trouvaient devant sa maison pour y installer les ridicules fanaux du maire.

NOUVEAU PRESIDENT AU VENEZUELA

Caracas, Vénézuéla, 18. — Des plénipotentiaires spéciaux, nommés par les législatures de plusieurs états se réuniront ici dimanche, pour élire un président provisoire du nouveau gouvernement provisoire. Le président restera à son poste jusqu'à ce que le Congrès ait choisi un exécutif constitutionnel.

Contrairement à ce que prétendent les révolutionnaires on croit que tout se passera dans l'ordre.

HEUREUSE OPERATION

On nous informe de l'hôpital Général que M. Léonardo Maffei, 18 rue Parker, a été opéré avec succès.

On se rappelle que Maffei avait eu le dos brisé, le premier du mois dernier, en recevant une masse de briques sur le corps. C'est le Dr J. M. Elner qui pratiqua la délicate opération. Maffei commence à marcher, et il n'y a aucune raison de douter de son complet rétablissement.

LES TRAMWAYS A HALIFAX

ILS SONT CAUSE D'UNE SENSATION EN CHAMBRE, A LA SUITE D'UNE LETTRE DISANT QUE SI LE BILL PASSE LES DEPUTES SERONT VENDUS.

Halifax, N.E., 18. — Les galeries de la Chambre étaient remplies aujourd'hui par des gens accourus au bruit que le "Evening Mail" allait être pris à parti sur une question de privilège. Il s'agissait d'une lettre ou il était dit que si le bill des tramways était accepté on croirait forcément que certains des membres de la Chambre envoyés là pour défendre les intérêts du peuple se seraient vendus à cette compagnie qui a des millions et des millions de dollars et ne regarde pas à dépenser quelques miliers de dollars.

M. Tory a soulevé en effet la question de privilège et il a demandé qu'une enquête soit faite pour savoir ce qu'il y avait de vrai dans l'article anonyme du "Mail" et de véritable afin que l'on puisse prendre toutes les mesures nécessaires pour revendiquer l'honneur de la législature.

Le sénateur William Dennis qui est propriétaire du journal en question a déclaré hier soir, par une dépêche adressée au premier ministre de la Nouvelle Ecosse qu'il est prêt à répéter les choses dites dans une lettre publiée par un de ses journaux, et il les répète de fait dans sa dépêche. Il ajoute de plus qu'il est la disposition de la Chambre et que le jour ou on l'appellera il est prêt à se rendre à Ottawa.

UN CHAMBARDEMENT EN REGLE

Hercule va renaître, s'il faut en croire ce que l'on dit dans les cercles municipaux, dans la personne de Son Honneur le Maire Martin et de MM. les commissaires Côté, Hébert, Ainey, McDonald. Cinq hommes pour remplacer un dieu aussi vigoureux n'est vraiment pas trop.

L'écurie à nettoyer n'est pas comme, on le pense bien, celui d'Augias, de mythologique mémoire, mais bien notre palais municipal.

M. le maire, au cours de son entrevue toute olympienne vendredi dernier, lors de son assermentation o il fit comparoir devant Son Honneur tous les chefs de service, a laissé entrevoir le coup de torchon par une phrase nullement équivoque. "Les bons, dit M. Martin, seront récompensés, et les méchants punis."

Nous avons, ici même, signalé le malaise qui agita les nombreux fonctionnaires de l'Hôtel de Ville au lendemain du rapport de M. le juge Fortin, alors que des évaluateurs trouvés indignes de la confiance de nos administrateurs furent mis à la porte, tandis que d'autres employés, et non des moindres, placés sous un jour défavorables, furent maintenus à leur poste sans même essuyer la moindre sanction ou réprimande.

L'équité va maintenant régner avec le nouveau régime et les paroles de M. le maire et de certains commissaires, au cours de leur campagne, qui promirent de faire un nettoyage en règle, en sont autant d'affirmations catégoriques.

D'abord, pour réparer ce qu'on appelle une injustice, M. Jules Crépeau, sous-secrétaire municipal, serait le premier à connaitre les foudres de la nouvelle administration. Il fut, comme on le sait, mis sou un mauvais our dans le rapport juge Fortin sur les expropriatio et est sous le coup dinsinuations moins avantageuses faites par *Beck's Weekly*. Afin de lui donn l'occasion de se laver, il serait bord suspendu. Vu ses états de se vice, M. Crépeau serait nommé s crétaire de M. le Maire Martin, pos qu'il remplit déjà et auquel moins de soixante-quinze candida aspirent. Le nettoyage serait ain général et des fonctionnaires qu'a cun tribunal n'a nommés, mais do l'incompétence est incompatib avec le bon fonctionnement de n tre administration municipale, raient, à brève échéance, remerci de leurs services.

Pour ne citer qu'un fait, rappo tons qu'un nouvel élu ne cach pas la semaine dernière son méco tentement contre certain départ ment important où, ayant eu à faire écrire une lettre, il consta que des gens grassements payés taient même pas capables d'écri convenablement leur langue sa avoir à refaire jusqu'à six fois u dictée d'une vingtaine de lignes.

Quelqu'un de bien renseigné no déclarait qu'une commission d'ex minateurs serait nommee et que t ceux qui ne pourraient subir l preuve convenablement seraie congédiés sans merci. On veut d'a leurs, à l'avenir, ne plus nomm de fonctionnaires sans qu'ils aie au préalable passé un examen.

Par cette mesure, on compte n seulement faire disparatre la pl du favoritisme, mais aussi donn à notre gouvernement municip une administration intelligente, tive et surtout compétente.

LES CENTENAIRES DE 1814

29 mars 1814: Fuite de l'Impératrice Marie-Louise.

30 mars 1814: Le Maréchal Moncey défend la barrière de Clichy. Ces deux évènements mémorables sont rappelés dans la "Revue Française" du 29 mars, qui orne sa couverture du beau tableau d'Horace Vernet : chacun le connait, mais on aime à le revoir. Tournal de Mauclair expose clairement, d'autre part, et avec illustrations à l'appui, la fameuse question de l'"Armure de Philippe II" qui, de notre musée des Invalides, repasse en Espagne, non sans nous laisser quelque regret. La conférence hebdomadaire publiée par la "Revue Française" est, cette fois, signée de Funck-Brentano, l'historien si documenté, et traite de la "Cour des Ducs de Bourgogne au XVe siècle", sujet brillant entre tous. Firmin Roz examine les romans nouveaux dans sa "Vie littéraire". Alfred Dehodencq met au courant, dans son "Tour de France", ses différentes manifestations de la vie de nos provinces au cours de la quinzaine écoulée. R. Charpentier parle des nouveautés musicales et J. du Pontcray des évènements politiques si dramatiques auxquels nous venons d'assister. Signalons encore une amusante fantaisie extraite d'un vieux recueil de Pierre Véron, le célèbre chroniqueur, citons le roman de Charles Lee, la Revue des revues de Ch. Sarazin, les "Actualités" de Furet.

La "Revue Française" parait chaque semaine sur 32 pages. Amérique du Nord: un an, $3.50.—Librairie Langevin et l'Archevêque, 161, rue Saint-Denis, Montréal.

Pour .30, la "Revue Française" délivre des abonnements d'essai d'un mois donnant droit à quatre magnifiques numéros de 32 pages illustrés. Demander spécimen contre .08..

UNE EXPLICATION

La *Patrie*, sans l'ombre d'une r son (il est vrai qu'il ne faut pas demander d'avoir de la raison.. On fait ce qu'on peut,) mais sa l'espoir du moindre bénéfice po l'Empire britannique ni pour auc des amis actuels et éventuels de feuille "indépendante".... du b sens, la *Patrie* s'est mise l'autre j à hennir, à la grande surprise ses infortunés acheteurs, puisqu'e s'en prenait à une série d'artic du directeur du *Devoir*, dont le d nier a paru il y a plus d'un m et qui étaient écrits dans le d'empêcher les préjugés de r d'assurer l'élection du candidat à mairie que la *Patrie* elle-même co battait.

On a voulu trouver les raisc que pouvait bien avoir la *Patrie* faire une telle crise. Quand il s'a de la *Patrie*, on a toujours tort chercher une raison. L'explicati que nous croyons la bonne, beaucoup plus simple: Le pr temps étant revenu, si l'on en cr le calendrier, on a mis au Jenny-W., qui, fière d'être libé de l'écurie, s'est mise à faire ruades, et des gambades et des tarades.

Quelqu'un nous conseillait de rer les oreilles à celui qui a lâc si inopinément la trop fougue jument, mais nous croyons que lui qui a fait le coup a déjà oreilles assez longues.

ADHEMAR

IL APPARTIENT AU CALGAR

Auburn ,18. — Les services joueur Harry Thompson ont été cordés au club Calgary, d'après décision relative aux ligues mine Cette décision a été rendue par président du Conseil National d' bitrage, M. Farrell.

LA CONFÉRENCE DU 21 AVRI

Esquisse du sujetque traitera le R. P. Van Oos

Voici les grandes lignes du sujet que développera au Monument National, le mardi soir 21 avril, le R. P. Joseph Van Oost, missionnaire en Mongolie, sous le titre: *Chinois et Mongols — Souvenirs de Mongolie*:

1ère Partie.

La femme chinoise aux Ortos, depuis sa naissance jusqu'à sa mort. Infanticide; fiançailles; mariage ; belles-mères et belles-filles; occupations.

2ème Partie.

Les Mongols Ortos.
Genre de vie. Aspect du pays. Réception chez le roi mongol de Wousjen. Les lamas boudhiques.

* * *

Exemples de chansons chinoises et mongoles, petite comédie chi se "Fas-ts'ing", notées par le co rencier.

Notre excellent camarade, Paul-G. Ouimet, a bien voulu acc ter de chanter entre les deux ties de la conférence.

Ainsi que nous l'avons déjà noncé, c'est M. Edouard Montp qui présidera la séance et pré tera le conférencier.

L'entrée sera absolument grat et les dames sont particulièrem invitées.

Les seuls sièges réservés sont c de l'orchestre et des baignoires sont en vente, au prix de 50 s pour l'orchestre et de $3.00 p chaque baignoire, aux bureaux *Devoir*, 43, rue Saint-Vincent, e la librairie Langevin et L'Arch que, 131, rue Saint-Denis.

Plan américain et européen
Repas servis à toute heure

L'endroit de villégiature le p pittoresque de la Province.

HOTEL REGINA
ST-HILAIRE, Que. ARTHUR LABERGE, Gér

Accommodation de transport par le Grand-Tronc, l'Intercolonial et la Cie de Navigation Richelieu & Ontario, en saison.

Situé dans le centre du vill sur les bords de la rivière Ric lieu, laquelle est navigable jusqu'à Champlain et Whitehall N. Y.

Accommodation spéciale pour excursion de fin de semaine